PLAISIR DE LIRE - LIRE PAR PLAISIR

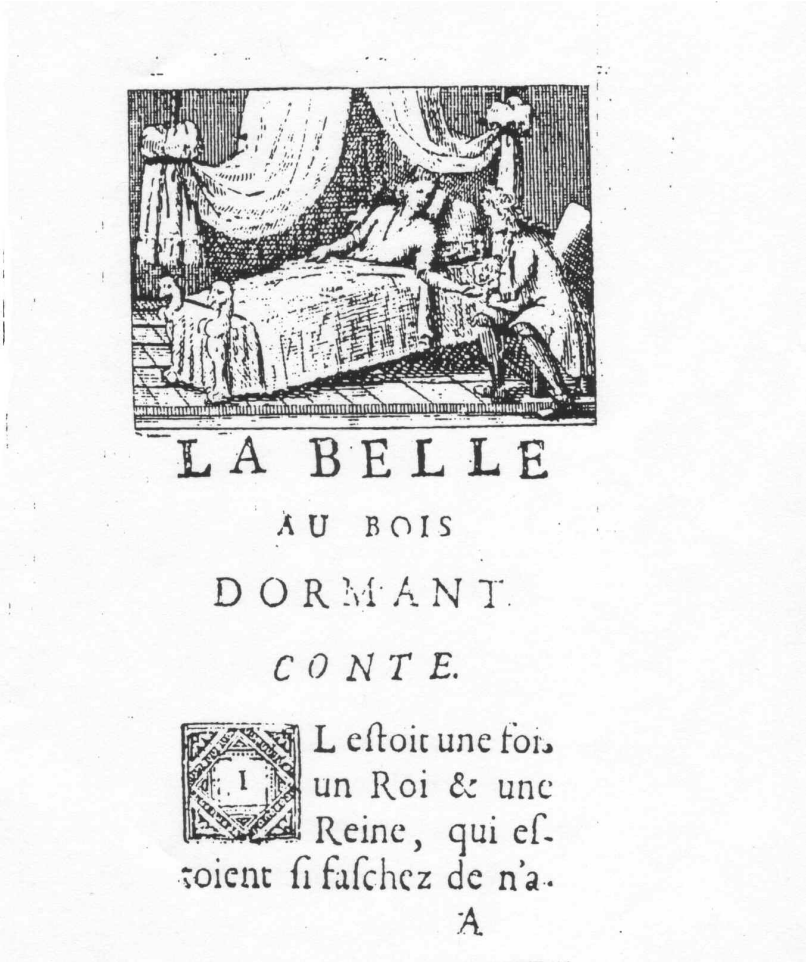
POUR MIEUX APPRENDRE LE FRANÇAIS, IL VOUS FAUT –
LE PLAISIR: LE PLAISIR DE PARLER, D'ÉCOUTER, DE LIRE.
A L'HEURE EUROPÉENNE, LA LANGUE FRANÇAISE EST DE PLUS EN PLUS:
IMPORTANTE, INSPIRANTE, INTÉGRANTE.
SEULEMENT, COMMENT S'Y PRENDRE?
IL VOUS FAUT DES TEXTES, DES TEXTES LITTÉRAIRES,
RICHES EN ÉLAN, ESPRIT, EXPÉRIENCE.
DÈS À PRÉSENT VOUS AVEZ LA CHANCE D'APPRENDRE ET –
ENCORE ET SURTOUT LA CHANCE DE VOUS AMUSER...
LES LIVRES DE LA NOUVELLE COLLECTION VOUS
INVITENT À LA DÉCOUVERTE ET À LA DÉTENTE, À LA
RÉFLEXION ET À LA COMMUNICATION AVEC L'AUTRE.
ET VOUS VERREZ: APPRENDRE LE FRANÇAIS DEVIENDRA UN PLAISIR.

Gloire

Compilé et adapté par Dietmar Fricke, Bernward Mindé, Marylène Rauch et Rainer Rauch

1	Charles Perrault La Belle au bois dormant	1-3
2	Auteur inconnu Chanson de Roland	2-7
3	Jean de la Fontaine, La Cigale et la Fourmi	3-13
4	Françoise Sagan La Fourmi et la Cigale	4-13
5	Victor Hugo Gavroche Dehors	5-15
6	Gabriel Chevalier La Peur	6-17
7	Pierre Corneille Le Cid	7-20
8	François Villon Ballade des Dames du Temps Jadis	8-26
9	Voltaire Le Chien et le Cheval	9-28
10	Umberto Eco Le Nom de la Rose.	10-29
11	Henri Vincenot La Billebaude	11-32
12	Alexandre Dumas Les trois Mousquetaires	12-34
13	Edmond Rostand Cyrano de Bergerac	13-39

1 Charles Perrault La Belle au bois dormant



LA BELLE

AU BOIS

DORMANT.

CONTE.

IL estoit une fois un Roi & une Reine, qui estoient si faschez de n'a-

A

---- voir point d'enfants, si fâchés qu'on ne saurait dire. Ils s'allèrent à toutes les eaux du monde; vœux, pèlerinages, menues dévotions, tout fut mis en oeuvre, et rien n'y faisait. Enfin pourtant la Reine devint grosse, et accoucha d'une fille: on fit un beau Baptême; on donna pour Marraines à la petite Princesse toutes les Fées qu'on pût trouver dans le Pays (il s'en trouva sept), afin que chacune d'elles lui faisant un don, comme c'était la coutume des Fées en ce temps-là, la Princesse eût par ce moyen toutes les perfections imaginables.

Après les cérémonies du Baptême toute la compagnie revint au Palais du Roi, où il y avait un festin pour les Fées. On mit devant chacune d'elles un couvert magnifique, avec un étui d'or massif, où il y avait un cuiller, une fourchette, et un couteau de fin or, garni de diamants et de rubis. Mais comme chacun prenait sa place à table, on vit entrer une vieille Fée qu'on n'avait point priée parce qu'il y avait plus de cinquante ans qu'elle n'était sortie d'une Tour et qu'on la croyait morte, ou enchantée. Le Roi lui fit donner un couvert, mais il n'y eut pas moyen de lui donner en étui d'or massif, comme aux autres, parce que l'on n'en avait fait faire que sept pour les sept Fées. La vieille crut qu'on la méprisait, et grommela quelques menaces entre ses dents. Une des jeunes Fées qui se trouva auprès d'elle l'entendit, et jugeant qu'elle pourrait donner quelque fâcheux don à la petite Princesse, alla dès qu'on fut sorti de table se cacher derrière la tapisserie, afin de parler la dernière, et de pouvoir réparer autant qu'il lui serait possible le mal que la vieille aurait fait. Cependant les Fées commencèrent à faire leurs dons à la Princesse. La plus jeune lui donna pour don qu'elle serait la plus belle personne du monde, celle d'après qu'elle aurait de l'esprit comme un ange, la troisième qu'elle aurait une grâce admirable à tout ce qu'elle ferait, la quatrième qu'elle danserait parfaitement bien, la cinquième qu'elle chanterait comme un Rossignol, et la sixième qu'elle jouerait de toutes sortes d'instrument dans la dernière perfection. Le rang de la vieille Fée étant venue, elle dit, en branlant la tête encore plus de dépit que de vieillesse, que la Princesse se percerait la main d'un fuseau, et qu'elle en mourait. Ce terrible don fit frémir toute la compagnie, et il n'y eut personne qui ne pleurât. Dans ce moment la jeune Fée sortit de derrière la tapisserie, et dit tout haut ces paroles: «Rassurez-vous, Roi et Reine, votre fille n'en mourra pas; il est vrai que je n'ai pas assez de puissance pour défaire entièrement ce que mon ancienne a fait. La Princesse se percera la main d'un fuseau; mais au lieu d'en mourir, elle tombera seulement dans un profond sommeil qui durera cent ans, au bout desquels le fils d'un Roi viendra la réveiller.»

Le Roi, pour tâcher d'éviter le malheur annoncé par la vieille, fit publier aussitôt un Edit, par lequel il défendait à toutes personnes de filer au fuseau chez soi sur peine de la vie. Au bout de quinze ou seize ans, le Roi et le Reine étant allés à une de leurs Maisons de plaisance, il arriva que la jeune Princesse courant un jour dans le Château, et montant de chambre en chambre, alla jusqu'au haut d'un donjon dans un petit galetas, où une bonne Vieille était seule à filer sa

quenouille. Cette bonne femme n'avait point ouï parler des défenses que le Roi avait faites de filer au fuseau. «Que faites-vous là, ma bonne femme? dit la Princesse. Je file, ma belle enfant, lui répondit la vieille qui ne la connaissait pas. - Ah! que cela est joli, reprit la Princesse, comment faites vous? donnez-moi que je voie si j'en ferais bien autant.» Elle n'eut pas plus têt pris le fuseau, que comme elle était fort vive, un peu étourdie, et que d'ailleurs l'Arrêt des Fées l'ordonnait ainsi, elle s'en perça la main et tomba évanouie. La bonne vieille, bien embarrassée, crie au secours: on vient de tous cotés, on jette de l'eau au visage de la Princesse, on la délace, on lui frappe dans les mains, on lui frotte les tempes avec de l'eau de la Reine de Hongrie; mais rien ne la faisait revenir. Alors le Roi, qui était monté au bruit, se souvint de la prédiction des Fées, et jugeant bien qu'il fallait que cela arrivât, puisque les Fées l'avaient dit, fit mettre la Princesse dans le plus bel appartement du Palais, sur un lit en broderie d'or et d'argent. On eût dit un Ange, tant elle était belle; car son évanouissement n'avait pas ôté les couleurs vives de son teint: ses joues étaient incarnates, et ses livres comme du corail; elle avait seulement les yeux fermés, mais on l'entendit respirer doucement, ce qui faisait voir qu'elle n'était pas morte. Le Roi ordonna qu'on la laissât dormir en repos, jusqu'à ce que son heure de se réveiller fût venue.

La bonne Fée qui lui avait sauvé la vie, en la condamnant à dormir cent ans, était dans le Royaume de Mataquin, à douze mille lieues de là, lorsque l'accident arriva à la Princesse; mais elle en fut avertie en un instant par un petit Nain, qui avait des bottes de sept lieues (c'était des bottes avec lesquelles on faisait sept lieues d'une seule enjambée). La Fée partit aussitôt, et on la vit au bout d'une heure arriver dans un chariot tout de feu, traÎné par des dragons. Le Roi lui alla présenter la main à la descente du chariot. Elle approuva tout ce qu'il avait fait; mais comme elle était grandement prévoyante, elle pensa que quand la Princesse viendrait à se réveiller, elle serait bien embarrassée toute seule dans ce vieux Château: voici ce qu'elle fit. Elle toucha de sa baguette tout ce qui était dans ce Château (hors le Roi et la Reine), Gouvernantes, Filles d'Honneur, Femmes de Chambre, Gentilshommes, Officiers, maÎtres d'Hôtels, Cuisiniers, Marmitons, Galopins, Gardes, Suisses, Pages, Valets de pied; elle toucha aussi tous les chevaux qui étaient dans les Ecuries avec les Palefreniers, les gros mâtins de basse cour, et la petit Pouffe, petite chienne de la Princesse, qui était auprès d'elle sur son lit. Dès qu'elle les eut touchés, ils s'endormirent tous, pour ne se réveiller qu'en même temps que leur Maîtresse, afin d'être tout prêts à la servir quand elle en aurait besoin; les broches mêmes qui étaient au feu toutes pleines de perdrix et de faisans s'endormirent, et le feu aussi. Tout cela se fit en un moment; les Fées n'étaient pas longues à leur besogne. Alors le Roi et la Reine, après avoir baisé leur chère enfant sans qu'elle s'éveillât, sortirent du Château, et firent publier des défenses à qui que ce soit d'en approcher. Ces défenses n'étaient pas nécessaires, car il crût dans un quart d'heure tout autour du parc une si grande quantité de grands arbres et de petits, de ronces et d'épines entrelacées les unes dans les autres, que bête ni homme n'y aurait pu passer; en sorte qu'on ne voyait plus que le haut des Tours du Château, encore n'était-ce que de bien loin. On ne douta point que la Fée n'eût encore fait là un tour de son métier, afin que la Princesse, pendant qu'elle dormirait, n'eût rien à craindre des Curieux.

Au bout de cent ans, le fils du Roi qui régnait alors, et qui était d'une autre famille que la Princesse endormie, étant allé à la chasse de ce côté-là, demanda ce que c'était des Tours qu'il voyait au-dessus d'un grand bois fort épais; chacun lui répondit selon qu'il en avait ouï parler. Les uns disaient que c'était un vieux château où il revenait des Esprits; les autres que tous les Sorciers de la contrée y faisaient leur sabbat. La plus commune opinion était qu'un Ogre y de-

meurait, et que là il emportait tous les enfants qu'il pouvait attraper, pour les pouvoir manger à son aise, et sans qu'on le pût suivre, ayant seul le pouvoir de se faire un passage au travers du bois. Le Prince ne savait qu'en croire, lorsqu'un vieux Paysan prit la parole, et lui dit:« Mon Prince, il y a plus de cinquante ans que j'ai ouï dire à mon père qu'il y avait dans ce Château une Princesse, la plus belle du monde; qu'elle y devait dormir cent ans, et qu'elle serait réveillée par le fils d'un Roi, à qui elle était réservée.» Le jeune Prince, à ce discours, se sentit tout de feu; il crut sans balancer qu'il mettrait fin à une si belle aventure; et poussé par l'amour et par la gloire, il résolut de voir sur-le champ ce qui en était. A peine s'avança-t-il vers le bois, que tous ces grands arbres, ces ronces et ces épines s'écartèrent d'elles-mêmes pour le laisser passer: il marcha vers le Château qu'il voyait au bout d'une grande avenue où il entra, et ce qui le surprit un peu, il vit que personne de ses gens ne l'avait pu suivre, parce que les arbres s'étaient rapprochés dès qu'il avait été passé. Il ne laissa pas de continuer son chemin: un Prince jeune et amoureux est toujours vaillant. Il entra dans une grande avant cour où tout ce qu'il vit d'abord était capable de le glacer de crainte: c'était un silence affreux, l'image de la mort s'y présentait partout, et ce n'était que des corps étendus d'hommes et d'animaux, qui paraissaient morts. Ils reconnut pourtant bien au nez bourgeonné et à la face vermeille des Suisses, qu'ils n'étaient qu'endormis, et leurs tasses où il y avait encore quelques gouttes de vin montraient assez qu'ils s'étaient endormis en buvant. Il passe une grande cour pavée de marbre, il monte l'escalier, il entre dans la salle des Gardes qui étaient rangés en haie, la carabine sur l'épaule, et ronflants de leur mieux. Il traverse plusieurs chambres pleines de Gentilshommes et de Dames, dormants tous, les uns debout, les autres assis; il entre dans une chambre toute dorée, et il vit sur un lit, dont les rideaux étaient ouverts de tous côtés, le plus beau spectacle qu'il eût jamais vu: une Princesse qui paraissait avoir quinze ou seize ans, et dont l'éclat resplendissant avait quelque chose de lumineux et de divin. Il s'approcha en tremblant et en admirant, et se mit à genoux auprès d'elle. Alors comme la fin de l'enchantement était venue, la Princesse s'éveilla; et le regardant avec des yeux plus tendres qu'une première vue ne semblait le permettre:« Est-ce vous, mon Prince? lui dit-elle, vous vous êtes bien fait attendre.» Le Prince charmé de ces paroles, et plus encore de la manière dont elles étaient dites, ne savait comment lui témoigner sa joie et sa reconnaissance; il l'assura qu'il l'aimait plus que lui-même. Ses discours furent mal rangés, ils en plurent davantage; peu d'éloquence, beaucoup d'amour. Il était plus embarrassé qu`elle, et l'on ne doit pas s'en étonner; elle avait eu le temps de songer à ce qu'elle aurait à lui dire, car il y a apparence (l'Histoire n'en dit pourtant rien) que la bonne Fée, pendant un si long sommeil, lui avait procuré le plaisir des songes agréables. Enfin il y avait quatre heures qu'ils parlaient, et ils ne s'étaient pas encore dit la moitié des choses qu'ils avaient à se dire.

Cependant tout le Palais s'était réveillé avec la Princesse; chacun songeait à faire sa charge, et comme ils n'étaient pas tous amoureux, ils mouraient de faim; la Dame d'honneur, pressée comme les autres, s'impatienta, et dit tout haut à la Princesse que la viande était servie. Le Prince aida la Princesse à se lever; elle était tout habillée et fort magnifiquement; mais il se garda bien de lui dire qu'elle était habillée comme ma mère-grand, et qu'elle avait un collet monté; elle n'en était pas moins belle. Ils passèrent dans un Salon de miroirs, et y soupèrent, servis par les Officiers de la Princesse; les Violons et les Hautbois jouèrent de vieilles pièces, mais excellentes, quoiqu'il y eût près de cent ans qu'on ne les jouât plus; et après soupé, sans perdre de temps, le grand Aumônier les maria dans la Chapelle du Château, et la Dame d'honneur leur tira le rideau: ils dormirent peu, la Princesse n'en avait pas grand besoin, et le Prince la quitta dès le matin pour retourner à la Ville, où son Père devait être en peine de lui.

Le Prince lui dit qu'en chassant il s'était perdu dans la forêt, et qu'il avait couché dans la hutte d'un Charbonnier, qui lui avait fait manger du pain noir et du fromage ...

1. Réécrivez le texte qui se trouve sous le dessin en français moderne.
2. Quel est le sens de «faschez»? triste, irrité, désespéré, furieux, mécontent ... ?
3. Connaissez-vous ce conte de fées?

4. Si oui, quelles sont les différences entre cette version et la version que vous connaissez?
5. Quelle version préférez-vous et pourquoi?
6. Quelle version croyez-vous que les parents français racontent à leurs enfants?
7. Perrault a raconté également d'autres contes, par exemple «Le Petit Poucet», «Le Petit Chaperon rouge», «Cendrillon», «Maître Chat et le Chat Botté», «La Barbe Bleu». Comment s'appellent ses contes dans votre langue?
8. Quelle est votre conte de fée préféré?
9. Pourquoi le jeune prince entre-t-il dans la forêt?

Explication de texte 1

«Les contes de fées ont pour caractéristique de poser des problèmes existentiels en termes brefs et précis.»

B.Bettelheim: Psychanalyse des Contes de fées. Paris: Laffont 1976. p. 25

10. Bruno Bettelheim prétend dans son livre «Psychanalyse des con tes de fées» que la princesse représente une jeune fille à la veille de la puberté. Trouvez des indices dans le texte qui confirment cette interprétation.

Explication de texte 2

«Il raconte aussi que la Belle au Bois Dormant, à son réveil portait une robe démodée. ... Comme si les héros de contes de fées ne vivaient pas dans un monde où la mode ne change pas.» cf. page 289

11. Y a-t-il des mondes qui ne changent pas?
12. Un monde qui ne changerait pas serait-il un rêve ou un cauchemar?

Explication de texte 3

«En mélangeant indifféremment la rationalité terre à terre de ces remarques et l'imagination propres aux contes de fées, Perrault dévalue considérablement son oeuvre.» cf. page 289

13. Qu'en pensez-vous?

Explication de texte 4

«En ajoutant ces détails qu'il veut amusants, Perrault annihilait le sentiment d'intemporalité qui est un élément important de l'efficacité des contes de fées.» cf. page 289

14. En quoi les contes de fées sont efficaces?
15. Pourquoi Bettelheim est contre Perrault?
16. Comparez les deux dessins et montrez les différences.
17. Lequel des deux dessins représente mieux les idées de Bruno Bettelheim?
18. Lequel des deux dessins est plus moderne?
19. Mettez-vous à deux pour inventer la suite et la fin de ce conte de fées.

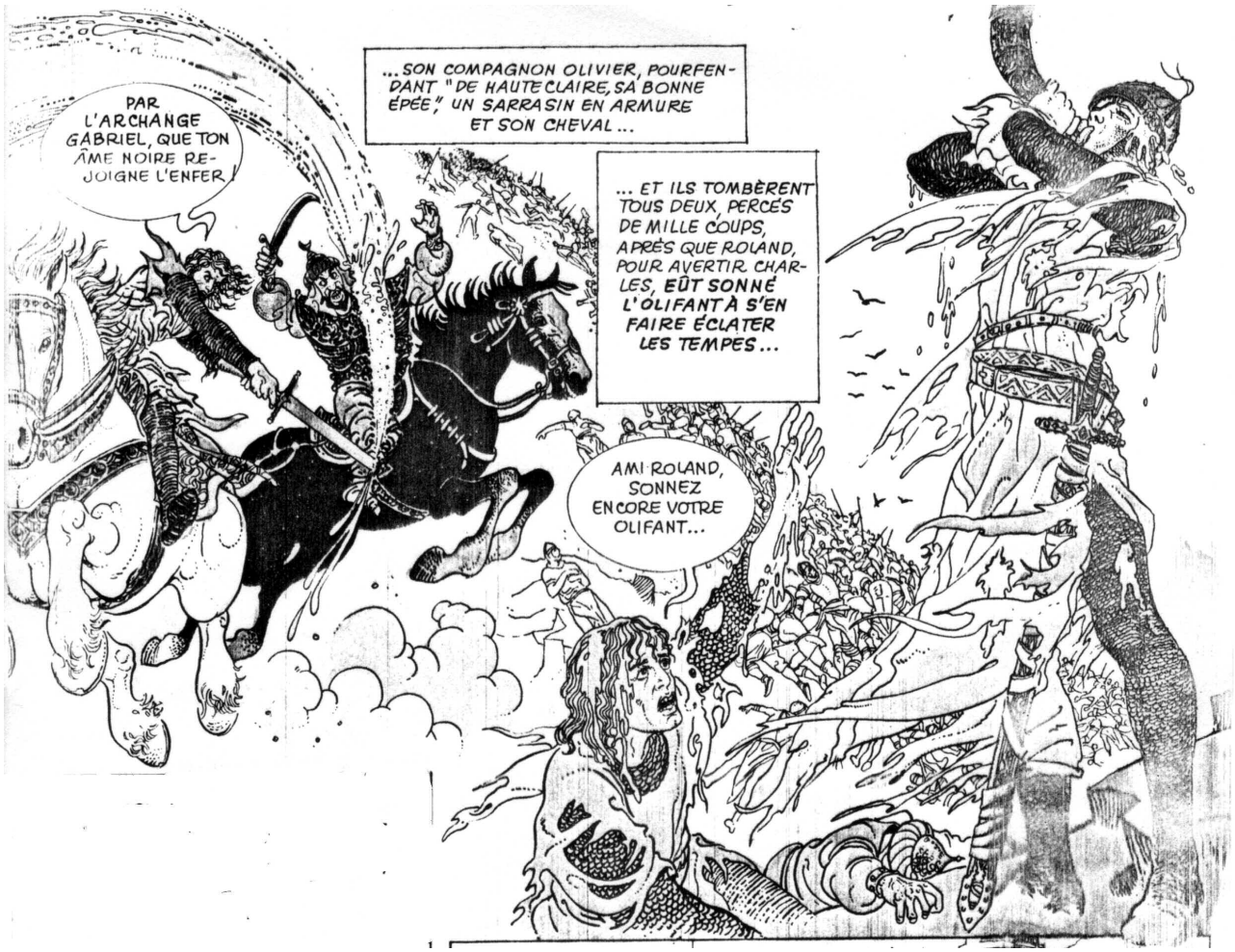
Devinette:

Le titre allemand du film «Il était une fois dans l'Ouest»? est «Joue-moi la chanson de la mort.»

Le titre français rappelle un conte de fées, le titre allemand un western à l'italienne.

Lequel des deux titres vous paraît mieux adapté au sujet du film?

2 Auteur inconnu Chanson de Roland



Cumpainz Rollant, l'olifan car sunez,
Si l'orrat Charles, ferat l'ost returner,
Succurat nos li reis od sun barnét!
Respont Rollant: Ne placet Damnedeu
Que mi parent pur mei seient blasmét,
Ne France dulce ja chéèt en viltét.
Einz i ferrai de Durendal asez,
Ma bone espee, què ai ceint al costét;
Tut en verrez le brant ensanglentét.
Felun paien mar i sunt asemblez:
Jo vos plevis, tuz sunt a mort livrez. Aoi.

Cumpainz Rollant, sunez vostre olifan,
Si l'orrat Carles, ki est as porz passant!
Je vos plevis, ja returnerunt Franc.
Ne placet Deu , ço li respunt Rollant, ...

Chanson de Roland

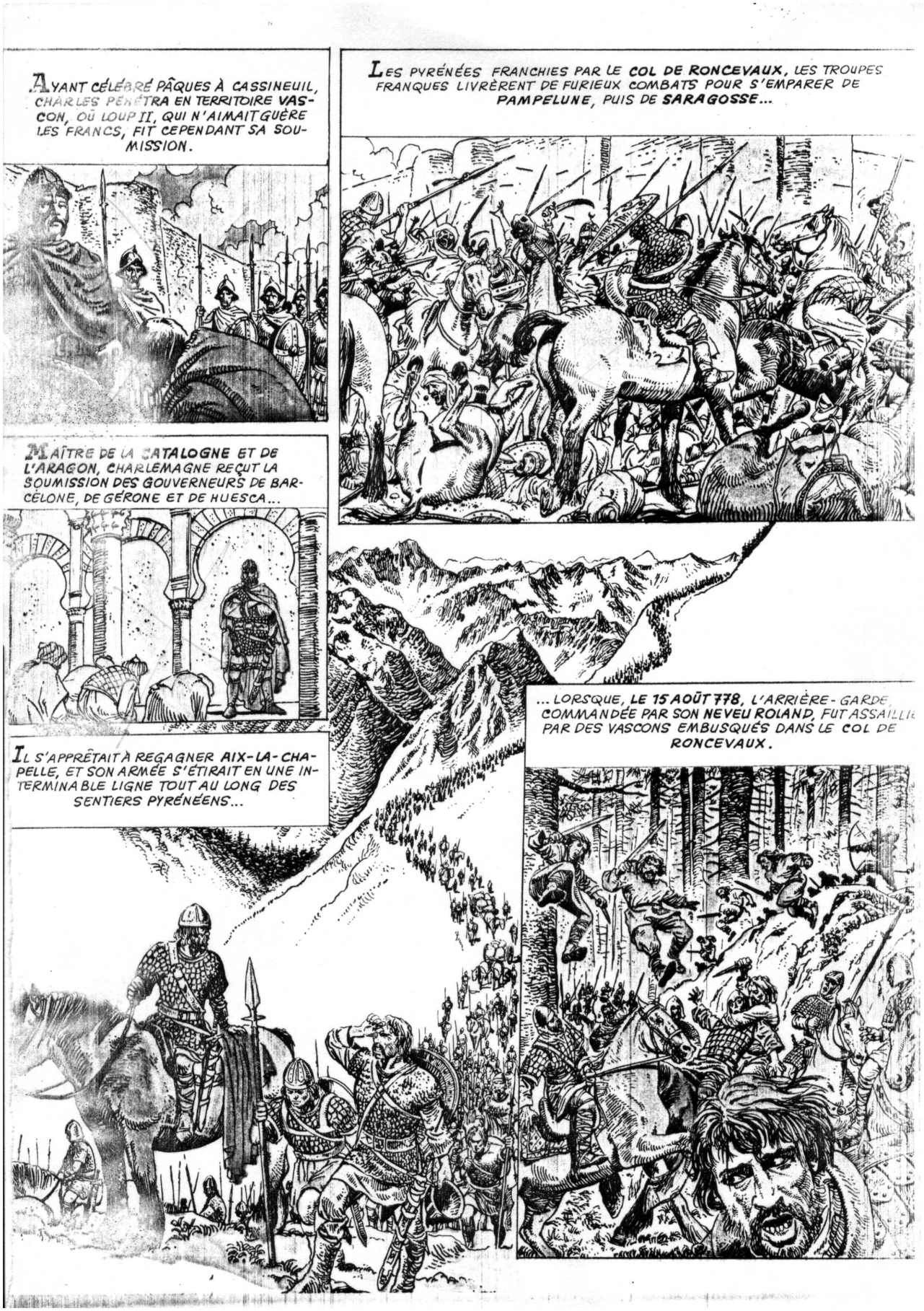
Mon cher ami Roland, sonnez donc l'olifant,
Si Charles l'entend, il reviendra avec son armée
Et le Roi avec ses chevaliers viendra à notre secours.
Roland lui répond: Ne plaise à Dieu
Que je fasse honte à mes parents
Ni que la douce France soit déshonorée.
Je ferai un mal fou avec Durandal,
Ma bonne épée, que je porte à mon côté.
Vous en verrez tous la lame ensanglantée.
Ces traîtres de païens, c'est pour leur malheur
Qu'ils se sont rassemblés là (au col de Roncevaux).
Je vous jure qu'ils sont tous voués à la mort (cri de Tarzan).

Mon cher ami Roland sonnez votre olifant.
Si Charles, qui en ce moment passe le col, l'entend,
je vous jure que les Francs vont revenir à l'instant.
Voilà ce que lui répond Roland:
Ne plaise à Dieu ...

(traduit par les auteurs)

1. Lisez le texte écrit en français moderne à haute voix.
2. Cherchez les mots sunez, Carles, retourner, succurrat, li reis, mi parent, espee, costét paien, tuz sunt a mort livrez, ki, li dans le texte en français moderne.
3. Quel mot vous rappelle le mot olifan et qu'est-ce que c'est? Si vous ne trouvez pas, cherchez dans un dictionnaire comme le Petit Larousse.
4. Cherchez une forme du futur dans l'ancien texte.
5. En ancien français toutes les lettres étaient prononcées, comme dans cumpainz [kêpês] Si vous êtes courageux, lisez le vieux texte à haute voix. Quelles lettres ne sont plus prononcées de nos jours?
6. De quel siècle ce texte date-t-il? Du XIième, du XIVième, du XVIIième ou du XIXième siècle.

Explication de texte, voir page 9 et 10



Histoire de France en Bande Dessinée. «Charlemagne»

7. Quand cette histoire se passe-t-elle ?
8. Qui fait la guerre contre qui ?
9. Où la bataille a-t-elle lieu ?
10. Comparez le vieux texte avec la présentation moderne de l'auteur de l'Histoire de France en bandes dessinées.
11. Il existe une célèbre statue de Roland. Se trouve-t-elle en face de la mairie de Paris, de Madrid, d'Aix-la-Chapelle ou de Brème?

Explication de texte

Le cor

J'aime le son du cor, le soir au fond des bois, ...
Ames de chevaliers, revenez-vous encor?
Est-ce vous qui parlez avec la voix du cor?
Roncevaux! Roncevaux! dans ta sombre vallée
L'ombre du grand Roland n'est donc pas consolée?

Alfred de Vigny 1797-1863

12. Est-ce que ce poème correspond mieux à la chanson de Roland ou à l'interprétation moderne de l'Histoire de France en bandes dessinées?

Explication de texte **Paris - Dakar**

«Thierry Sabine est mort dans la course qu'il avait crée et qui avait redonné à la France le goût de l'exploit et de l'aventure.» Paris Match, 31/I/1986

Comparez la mort de Roland à la mort de Thierry Sabine. Prenez en considération les expressions suivantes comme: héros, superflu, inutile macho, mec, fou, folie, dangereux, patrie, honneur, gloire, aventure, sport, vanité

13. Connaissez-vous des situations comparables?

Devinette:

Comment s'appelle l'épée du Roi Arthur? Comment il l'a obtenu?

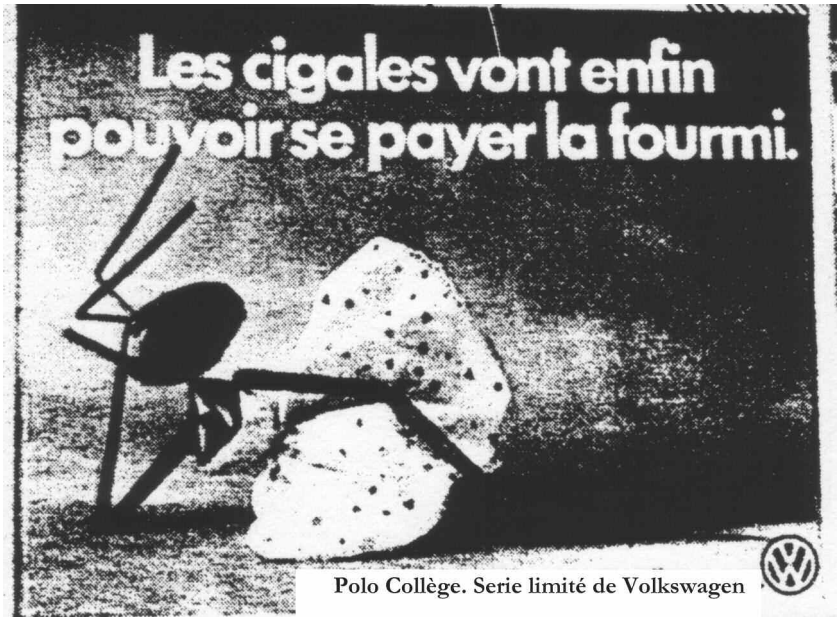
Gustave Doré, «Fables de la Fontaine», Sacelp

3 Jean de la Fontaine, La Cigale et la Fourmi
4 Françoise Sagan La Fourmi et la Cigale

La Cigale, ayant chanté
Tout l'été,
Se trouva fort dépourvue
Quand la bise fut venue:
Pas un seul petit morceau
De mouche ou de vermisseau.
Elle alla crier famine,
Chez la Fourmi sa voisine,
La priant de lui prêter
Quelque grain pour subsister
Jusqu'à la saison nouvelle.
«Je vous paierai, lui dit-elle,
Avant l'août, foi d'animal,
Intérêt et principal.»
La Fourmi n'est pas prêteuse:
C'est là son moindre défaut.
«Que faisiez-vous au temps chaud?
Dit-elle à cette emprunteuse.
- Nuit et jour et tout venant
Je chantais, ne vous déplaise.
Vous chantiez? j'en suis fort aise:
Eh bien dansez maintenant.»

La Fourmi ayant stocké
Tout l'hiver
Se trouva fort encombrée
Quand le soleil fut venu:
Qui lui prendrait ces morceaux
De mouches ou de vermisseaux?
Elle tenta de démarcher
Chez la Cigale sa voisine,
La poussant à s'acheter
Quelques grain pour subsister
Jusqu'à la saison prochaine.
Vous me paierez, lui dit-elle,
Après l'août, foi d'animal,
Intérêt et principal.
La Cigale n'est pas gourmande:
C'est là son moindre défaut.
Que faisiez-vous au temps froid?
Dit-elle à cette amasseuse.
- Nuit et jour à tout venant
Je stockais, ne vous déplaise.
- Vous stockiez? j'en suis fort aise:
Eh bien! soldez maintenant."

1. Lisez les deux fables à haute voix.
2. Faites un portrait de la cigale et de la fourmis en comparant les deux textes
3. les saisons
4. les activités
5. les besoins
6. les conséquences
7. La Fontaine est plutôt une cigale ou plutôt une fourmi?
8. Dites de vous-même si vous êtes plutôt cigale ou fourmi?
9. et expliquez pourquoi.



10. Expliquez la publicité de Volkswagen.
11. Comme la publicité vous montre, tous les Français connaissent bien la fable «La Cigale et la Fourmi».
12. Connaissez-vous une fable? Si oui, racontez-la
13. Est-ce qù il vaut mieux être cigale ou fourmi?

Devinette: **Cigale ou fourmi?**

Mozart	Baron de Rothschild	Alfried Krupp	Bach	Leonardo da Vinci	Picasso
van Gogh	Henry Ford	Molière	Voltaire	Goethe	Andy Warhol

5 Victor Hugo Gavroche Dehors

Courfayrac tout à coup aperçut quelqu'un au bas de la barricade, dehors, dans la rue, sous les balles. Gavroche avait pris un panier à bouteilles, dans le cabaret, était sorti par la coupure, et était paisiblement occupé à vider dans son panier les gibernes pleines de cartouches des gardes nationaux tués sur le talus de la redoute.

- Qu'est-ce que tu fais là? dit Courfayrac. Gavroche leva le nez:

- Citoyen, j'emplis mon panier.

- Tu ne vois donc pas la mitraille? Gavroche répondit:

- Eh bien, il pleut. Après? Courfayrac cria:

- Rentre!

- Tout à l'heure, fit Gavroche. Et, d'un bond, il s'enfonça dans la rue.

(...) Une vingtaine de morts gisaient ça et là dans toute la longueur de la rue sur le pavé. Une vingtaine de gibernes pour Gavroche. Une provision de cartouches pour la barricade. (...)

Il rampait à plat ventre, galopait à quatre pattes, prenait son panier aux dents, se tordait, glissait, ondulait, serpentait d'un mort à l'autre, et vidait la giberne ou la cartouchière comme un singe ouvre une noix. De la barricade, dont il était encore assez près, on n'osait lui crier de revenir, de peur d'appeler l'attention sur lui. Sur un cadavre, qui était un caporal, il trouva une poire à poudre.

- Pour la soif, dit-il, en la mettant dans sa poche.

A force d'aller en avant, il parvint au point où le brouillard de la fusillade devenait transparent. Si bien que les tirailleurs de la ligne rangés et à l'affût derrière leur levée de pavés, et les tirailleurs de la banlieue massés à l'angle de la rue, se montrèrent soudainement quelque chose qui remuait dans la fumée. Au moment où Gavroche débarrassait de ses cartouches un sergent gisant près d'une borne, une balle frappa le cadavre.

- Fichtre! fit Gavroche. Voilà qu'on me tue mes morts.

Une deuxième balle fit étinceler le pavé à côté de lui. Une troisième renversa son panier. Gavroche regarda, et vit que cela venait de la banlieue. Il se dressa tout droit, debout, les cheveux au vent, les mains sur les hanches, l'œil fixé sur les gardes nationaux qui tiraient, et il chanta:

On est laid à Nanterre,
C`est la faute à Voltaire,
Et bête à Palaiseau,
C'est la faute à Rousseau.

Puis il ramassa son panier, y remit, sans en perdre une seule, les cartouches qui en étaient tombées, et, avançant vers la fusillade, alla dépouiller une autre giberne. Là une quatrième balle le manqua encore. Gavroche chanta:

Je ne suis pas notaire,
C'est la faute à Voltaire,
Je suis petit oiseau,
C'est la faute à Rousseau.

Une cinquième balle ne réussit qu'à tirer de lui un troisième couplet:

Joie est mon caractère,
C'est la faute à Voltaire,
Misère est mon trousseau,
C'est la faute à Rousseau.

Cela continua ainsi quelque temps.

Le spectacle était épouvantable et charmant. Gavroche, fusillé, taquinait la fusillade. Il avait l'air de s'amuser beaucoup. C'était le moineau becquetant les chasseurs. Il répondait à chaque décharge par un couplet. On le visait sans cesse, on le manquait toujours. Les gardes nationaux et les soldats riaient en l'ajustant. Il se couchait, puis se redressait, s'effaçait dans un coin de porte, puis bondissait, disparaissait, reparaissait, se sauvait, revenait, ripostait à la mitraille par des pieds de nez, et cependant pillait les cartouches, vidait les gibernes et remplissait son panier. Les insurgés, haletants d'anxiété, le suivaient des yeux. La barricade tremblait; lui, il chantait. Ce n'était pas un enfant, ce n'était pas un homme; c'était un étrange gamin fée. On eût dit le nain invulnérable de la mêlée. Les balles couraient après lui, il était plus leste qu'elles. Il jouait on ne sait quel effrayant jeu de cache-cache avec la mort; chaque fois que la face camarde du spectre s'approchait, le gamin lui donnait une pichenette.

Une balle pourtant, mieux ajustée ou plus traître que les autres, finit par atteindre l'enfant feu follet. On vit Gavroche chanceler, puis il s'affaissa. Toute la barricade poussa un cri; mais il y avait de l'Antée dans ce pygmée; pour le gamin toucher le pavé, c'est comme pour le géant toucher la terre; Gavroche n'était tombé que pour se redresser; il resta assis sur son séant, un long filet de sang rayait son visage, il éleva ses deux bras en l'air, regarda du côté d'où était venu le coup, et se mit à chanter:

Je suis tombé par terre
C'est la faute à Voltaire,
Le nez dans le ruisseau,
C'est la faute à...

Il n'acheva point. Une seconde balle du même tireur l'arrêta court. Cette fois il s'abattit la face contre le pavé, et ne remua plus. Cette petite grande âme venait de s'envoler.

1. Lisez le texte deux fois.
2. Quel âge Gavroche peut-il avoir? 11 ans, 14 ans, 17 ans?

Gavroche:«Un fusil! Je veux un fusil! ….» Réponse d'Enjolras: «Quand il y en aura pour les hommes, on en donnera aux enfants.»

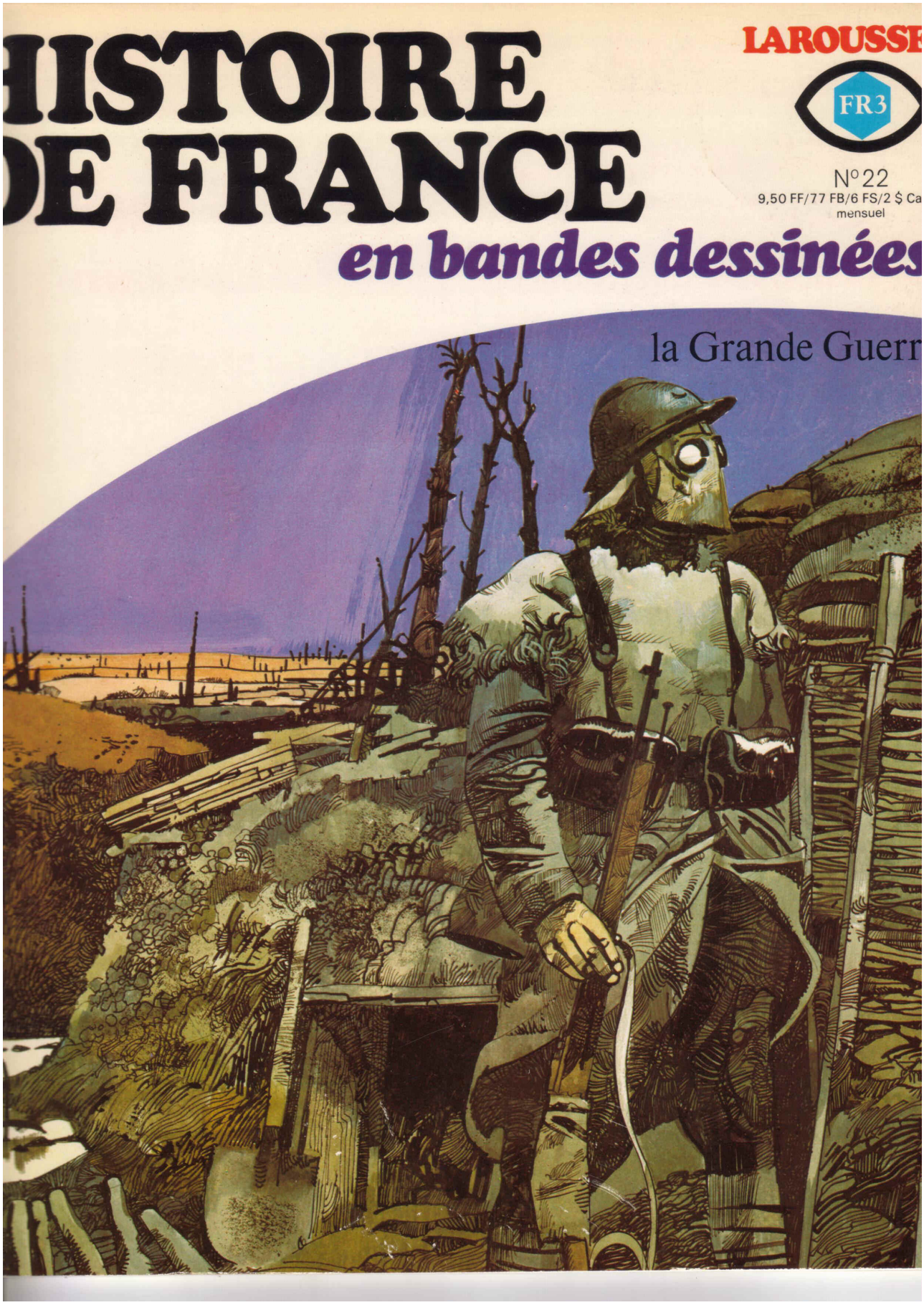
3. Qui a armé des enfants?
4. Les enfants de l'Intifada sont-ils des Gavroches modernes?
5. Gavroche meurt-il pour la gloire?
   a. Oui, et il en est conscient.
   b. Non, c'est par pure insouciance.
   c. Non, il s'amuse et meurt par hasard.
   d. Oui, parce qu'il rend service à son partie.
6. Plus tard, Gavroche a été identifié au petit garçon sur un tableau de Delacroix (1831) dont une partie est représenté sur le billet de 100 FF.
7. Connaissez-vous ce tableau? Si oui, comment s'appellent-il?

8. Pensez vous que le petit garçon sur le tableau ait pu inspirer Victor Hugo.

Devinette:

La statue de la liberté à l'entrée du Hudson à New York a été fabriqué en France ?

6 Gabriel Chevalier La Peur



Texte 1

La guerre! Tout le monde s'y prépare. Tout le monde y va. Qu'est-ce que la guerre? Personne n'en sait rien...

Nous sommes en 1914. Personnes n'en sait rien (de la guerre).

1. Cela veut dire que
   a. Personnes n'a vécu la guerre.
   b. Personne ne peut s'imaginer l'impact d'une guerre.
   c. Tout le monde refoule les conséquence de la guerre.
2. Laquelle des réponses vous paraît juste et pourquoi?
3. Vous personnellement connaissez-vous la guerre? Si oui, racontez.

Texte 2

Nous étions loin de penser à la guerre. Pour l'imaginer, il faut nous reporter à l'Histoire, au peu que mous en savons. Elle nous rassure. Nous y trouvons tout un passé de guerres brillantes, de victoires, de mots historiques, animé de figures, curieuses et célèbres: Charles Martel, Charlemagne, Saint Louis, installé sous son chêne au retour de la Palestine, Jeanne d'Arc qui boute les Anglais hors de France, cet hypocrite de Louis XI qui met les gens en cage en embrassant ses médailles, le galant François Ier «Tout est perdu fors l' honneur!» Henri IV, cynique bon enfant: «Un royaume vaut bien une messe! » Louis XIV, majestueux, prolifique en bâtards, tous nos rois trousseurs et cocardiers, nos révolutionnaires éloquents, et Bayard, Jean Bart, Condé, Turenne, Moreau, Hoche, Masséna... Et par-dessus tout, le grand mirage napoléonien, ou le Corse génial apparaît à travers la fumée des canons, tout empanachés.

Certes, après avoir troublé l'Europe par notre turbulence pendant des siècles, nous sommes devenus pacifiques, en vieillissant. Mais quand on nous cherche, on nous trouve... Il faut aller à la guerre, le sort en est jeté! On n'a pas peur, on ira! Nous sommes toujours les Français, pas vrai?

4. Vous trouvez dans ce texte beaucoup de nom qui sont familiers à tout Français. Il est évident que vous ne pouvez pas tout savoir, mais essayez quand même de répondre .
   a. Pour s'imaginer la guerre il faut se reporter à l'histoire V_F
   b. parce que nous connaissons les guerres que de l'histoire. V_F
   c. Les guerres au passé n'étaient pas brillantes. V_F
   d. Dans le passé nous trouvons plein de victoires. V_F
   e. Charles Martel a battu les Arabes à Tours. V_F
   f. Charlemagne est devenu Roi de France en 800. V_F
   g. Saint Louis le guérisseur V_F
   h. Jeanne d'Arc qui a chassé les Anglais de la France. V_F
   i. François I qui a accueilli Léonard de Vinci en France. V_F
   j. Henry IV qui est devenu catholique pour la couronne de France. V_F
   k. Jean Bart était pirate. V_F
   l. Condé a détruit Heidelberg. V_F
   m. Moreau et Hoche ont perdu la bataille de Valmy. V_F
   n. Le Corse génial est Tino Rossi V_F
   o. Nous avons tous peur. V_F

5. Connaissez-vous des faits historiques de votre pays?
   a. des personnages célèbres?
   b. des guerres brillantes?
   c. des victoires pénibles?
   d. des défaites

Texte 3

Tout le bataillon est dans le boyau, baïonnette au canon, dans le plus grand silence. Nous somme en train de rejoindre nos positions, quand quelqu'un demande ce que nous allons faire. Je réponds qu'on attaquera bientôt. Un autre demande si l'attaque n'a pas eu lieu. Je ne réponds plus. En bas de la barricade se tient notre capitaine. Il me dit de prendre des grenades. J'en prends docilement, il me montre la barricade. Je lui dis que j'ai jamais vu ce type de grenade. Il me dit de sauter. Je vois une courte échelle. J'y grimpe. J'enjambe les sacs et je me trouve au dessus des tranchées. Des balles sifflent, je me laisse tomber. Une idée vient de me passer par la tête: tout le monde devra connaître ma peur au moment où cette tuerie sera passée.

6. Lisez le texte à haute voix.
7. Expliquez pourquoi l'auteur veut faire connaître sa peur.
8. Croyez vous que le message de l'auteur a été entendu ? Et si oui, quand et où?
9. Par quel mot l'auteur nous transmet-il son avis sur la guerre.
10. Est-ce que c'est un héros comme Roland qui parle?
11. Pensez vous que cet homme ait participé à la cérémonie au monument aux morts le 11 novembre?

Explication de texte

Henri Vincenat, la Billebaude (Monument aux morts page 32)

7 Pierre Corneille Le Cid

Rodrigue et Chimène s'aiment et veulent se marier. Le roi confie l'éducation de son fils à Don Diègue, le père de Rodrigue. Le comte, le père de Chimène, en est jaloux et le prend en parie, le ton monte. Le comte finit par gifler Don Diègue. Cette infamie oblige Rodrigue de lui demander satisfaction, à la place de son vieux père. et le tue en duel. Chimène continue d'aimer Rodrigue, qui, la nuit suivante, bat les Maures et sauve la ville. Chimène accepte de l'épouser, mais après son deuil seulement.

Acte III scène IV

Chimène
Elvire, où sommes-nous, et qu'est-ce que je voi?
Rodrigue en ma maison! Rodrigue devant moi!

Don Rodrigue
N'épargnez point mon sang: goûtez sans résistance
La douceur de ma perte et de votre vengeance.

Chimène
Hélas!
Don Rodrigue
Ecoute-moi!
Chimène
Je me meurs.
Don Rodrigue
Un moment.

Chimène
Va, laisse-moi mourir.
Don Rodrigue
Quatre mots seulement:
Après, ne me réponds qu'ave que cette épée.

Chimène
Quoi! du sang de mon père encor toute trempée!

Don Rodrigue
Ma Chimène ...
Chimène
Ote-moi cet objet odieux,
Qui reproche ton crime et ta vie à mes yeux.
Don Rodrigue
Regarde-le plutôt pour exciter ta haine,
Pour croître ta colère, et pour hâter ma peine.

Chimène
Il est teint de mon sang.
Don Rodrigue
Plonge-le dans le mien
Et fais-lui perdre ainsi la teinture du tien.

Chimène
Ah, quelle cruauté, qui tout en un jour tue
Le père par le fer, la fille par la vue!
Ote-moi cet objet, je ne le puis souffrir:
Tu veux que je t'écoute, et tu me fais mourir!

Explication de texte:

Alexandrin: vers de douze syllabes, avec une césure après la sixième syllabe. Ce vers a été utilisé pour la première fois dans le «Roman d'Alexandre».

1. Comptez les syllabes dans ce que dit l'Alexandrin sur le dessin.
2. Lisez le texte Acte II, scène IV, avec des rôles partagés.
3. Vérifiez si tous les vers sont des alexandrins.
4. Vérifiez aussi si tous les vers riment.
5. «Je voi»; «avecq»; «encor» s'écrivent autrement qu'aujourd'hui.
6. Trouvez-vous que c'est:
   a. une faute d'orthographe?
   b. fait exprès pour garder les vers ou les rimes?
   c. Si oui, dites pourquoi?
   d. un changement d'orthographe.
7. Cherchez d'autres exemples du même type dans les autres parties du texte.
8. Chimène: «Je me meurs»: ce sont trois syllabes. Où est l'alexandrin?
9. Est-ce que cette scène vous fait plutôt rire, plutôt pleurer ou bâiller et expliquer pourquoi.
10. Relisez le texte jusqu'à «Quatre mots seulement» et répondez une deuxième fois à la question 8.

11. Voilà une liste de passions:

curiosité, amour, haine, jalousie, honneur, gloire, orgueil, compassion, pitié, patriotisme, avidité, générosité, envie, frénésie, rage

Cherchez toutes les passions qu'on peut trouver dans le texte.

12. Quelle passion a perdu son importance aujourd'hui?
13. Lisez la fin de la scène à rôle partagé.

Don Rodrigue
Ne diffère donc plus ce que l'honneur t'ordonne:
Il demande ma tête, et je te l'abandonne;
Fais en un sacrifice à ce noble intérêt:
Le coup m'en sera doux, aussi bien que l'arrêt.
Attendre après mon crime une lente justice,
C'est reculer ta gloire autant que mon supplice.
Je mourrai trop heureux, mourant d'un coup si beau.

Chimène
Va, je suis ta partie, et non pas ton bourreau.
Si tu m'offres ta tête, est-ce à moi de la prendre?
Je la dois attaquer, mais tu dois la défendre;
C'est d'un autre que toi qu'il me faut l' obtenir,
Et je dois te poursuivre, et non pas te punir.

Don Rodrigue
De quoi qu'en ma faveur notre amour t'entretienne,
Ta générosité doit répondre à la mienne;
Et pour venger un père emprunter d'autres bras,
Ma Chimène, crois-moi, c'est n'y répondre pas:
Ma main seule du mien a su venger l'offense,
Ta main seule du tien doit prendre la vengeance.

Chimène
Cruel! à quel propos sur ce point t'obstiner?
Tu t'es vengé sans aide, et tu m'en veux donner!
Je suivrai ton exemple, et j'ai trop de courage
Pour souffrir qu'avec toi ma gloire se partage.
Mon père et mon honneur ne veulent rien devoir
Aux traits de ton amour ni de ton désespoir.

Don Rodrigue
Rigoureux point d'honneur! hélas! quoi que je fasse,
Ne pourrai-je à la fin obtenir cette grâce?
Au nom d'un père mort, ou du moins par pitié.

Punis-moi par vengeance, ou du moins par pitié.
Ton malheureux amant aura bien moins de peine.
A mourir par ta main qu'à vivre avec ta haine.

Chimène
Va, je ne te hais point.
Don Rodrigue
Tu le dois.
Chimène
Je ne puis.

Don Rodrigue
Crains-tu si peu le blâme, et si peu les faux bruits?
Quand on saura mon crime, et que ta flamme dure,
Que ne publieront l'envie et l'imposture!
Force-les au silence, et sans plus discourir,
Sauve ta renommée en me faisant mourir.

Chimène
Elle éclate bien mieux en te laissant la vie;
Et je veux que la voix de la plus noire envie
Elève au ciel ma gloire et plaigne mes ennuis,
Sachant que je t'adore et que je te poursuis.
Va-t'en, ne montre plus à ma douleur extrême
Ce qu'il faut que je perde, encore que je l'aime.
Dans l'ombre de la nuit cache bien ton départ:
Si l'on te voit sortir, mon honneur court hasard.
La seule occasion qu'aura la médisance,
C'est de savoir qu'ici j'ai souffert ta présence:
Ne lui donne point lieu d'attaquer ma vertu.

Don Rodrigue
Que je meure!
Chimène
Va-t'en.
Don Rodrigue
A quoi te résous-tu?

Chimène
Malgré des feux si beaux, qui troublent ma colère,
Je ferai mon possible à bien venger mon père;
Mais malgré la rigueur d'un si cruel devoir,
Mon unique souhait est de ne rien pouvoir.

Don Rodrigue
O miracle d'amour!
Chimène
O comble de misères!

Don Rodrigue
Que de maux et de pleurs nous coûteront nos pères!

Chimène
Rodrigue, qui l'eût cru?
Don Rodrigue
Chimène, qui l'eût dit?

Chimène
Que notre heur fût si proche et sitôt se perdît?

Don Rodrigue
Et que si près du port, contre toute apparence,
Un orage si prompt brisât notre espérance?

Chimène
Ah! mortelles douleurs!
Don Rodrigue
Ah! regrets superflus!

Chimène
Va-t'en, encore un coup, je ne t'écoute plus.
Don Rodrigue
Adieu: je vais traîner une mourante vie,
Tant que par ta poursuite elle me soit ravie.

Chimène
Si j'en obtiens l'effet, je t'engage ma foi
De ne respirer pas un moment après toi.
Adieu: sors, et surtout garde bien qu'on te voie.

Explication de texte 2

«Les Français méprisent tellement leur vie que l'expérience nous a fait connaître que plus rigoureuses peines n'ont pas toujours été les meilleures pour arrêter leur frénésie. Ils ont souvent estimé qu'il y avait d'autant plus de gloire à violer les édits (contre le duel) qu'ils faisaient voir par une telle extravagance que l'honneur leur était en bien plus grande recommandation que leur vie. [...] J'estimais qu'on pourrait par ce moyen abolir l'usage de la barbarie qui veut que tout homme offensé se fasse justice soi même et trouve sa satisfaction dans le sang de son ennemi.»

«Testament politique du cardinal duc de Richelieu» (éd. 1691): (pp. 162-164)

14. Trouvez des arguments dans le texte qui prouvent que «Le Cid» est pour ou contre le duel.
15. A votre avis, ce texte est-il favorable ou non au duel.
16. On appelle le conflit de Chimène qui aime l'assassin de son père un conflit cornélien. Imaginez un conflit cornélien moderne. Modèle: Vous tuez votre futur beau-père lors d'un accident de voiture.

D'autres alexandrins:

Rodrigue as-tu du cœur? Non, je n'ai que du trèfle.

Qu'il est joli garçon, l'assassin de papa!

17. Cela vous amuse-t-il ou est ce un lèse-majesté.

Devinette

Le nom «Cid» provient de:

- ciudad = espagnol 'ville' - sidi = arabe 'seigneur' - cide = celui qui tue (comme homicide)

«assassin» est-il un mot arabe, oui ou non? Cherchez dans un dictionnaire.

8 François Villon Ballade des Dames du Temps Jadis

Dites-moi: où, n'en quel pays
Est Flora la belle Romaine,
Alcibide, neThaïs ,
Qui fut sa cousine germaine?
Echo, parlant quand bruit on mène
Dessus rivière ou sur étang,
Qui beauté eut trop plus qu'humaine?
Mais où sont les neiges d'antan?

Où est la très sage Héloïse
Pour qui fut châtré, puis moine,
Pierre Abélard à Saint Denis?
Pour son amour eut cette essoyne. (épreuve)
Semblablement, où est la Royne
Qui commanda que Buridan
Fût jeté en un sac en Seine?
Mais où sont les neiges d'antan?

La Reine blanche comme lis
qui chantait à voix de sirène,
Berthe au grand pied, Bietris, Alis,
Haremburgis qui tint le Maine,
Et Jeanne la bonne Lorraine
Qu'Anglais brûlèrent à Rouen?
Où sont-ils, Vierge souveraine?
Mais où sont les neiges d'antan?

Prince, n'enquérez de semaine
Où elles sont, ni de cet an,
Qu'à ce refrain ne vous remaine:
Mais où sont les neiges d'antan?

Explications:

Flora
déesse latine et courtisane romaine

Alcibide
stratège grec considéré comme femme au moyen âge. (5.s. av. JC)

Thaïs
courtisane d'Alexandre et de Ptolémée, roi d'Egypte (3.s. av. JC)

Echo
une nymphe qui aimait Narcisse, transformée en rocher par chagrin d'amour.

Héloïse et Pierre Abélard
un amour interdit qui finit tragiquement entre un homme âgé et une jeune fille (XIIème)

Buridan
recteur de l'université de Paris au XIIIème siècle

La Reine blanche comme lis
Jeanne de Navarre, épouse de Philippe le Bel XIIIème

Berthe au grand pied
la mère de Charlemagne (VIIIème s.)

Bietris
Béatrix de Bourgogne, femme de l'empereur Frédéric I (Barberousse) (XIIème s.)

Alis
Alix de Champagne, la mère de Philippe Auguste (XIième s.)

Haremburgis
la comtesse du Maine

Jusqu'à la Révolution les rois de France exigent la prononciation rei et l'écriture roy.

1. Argumentez si le mot «Royne» a été prononcé /rwèn/, /rèn/ ou /rwan/.

Explication: Se balader a le même sens que se promener. Est-ce que cette ballade des dames du temps jadis est une promenade à travers le temps?

2. Si oui, ça commence quand, ça continue par quelle époque et ça finit quand?
3. Pourquoi ne trouve-t-on pas Madame de Pompadour dans cette ballade?
4. Vous avez peut-être constaté que les dames ne sont pas présentées en ordre chronologique. Il y a une évocation par couplet. Quelle évocation va avec quelle couplet? la haine, la religion, la mythologie, le crime, la gloire, l'amour, la science, la justice. Choisissez le couplet qui va avec une de ces évocations et expliquez pourquoi.
5. Lisez le texte à haute voix.
6. Ecoutez deux fois la chanson de Georges Brassens.
7. Pourquoi François Villon ne parle-t-il pas de Jeanne d'Arc?
8. Vous avez déjà été à Rouen? Avez-vous vu l'église consacrée à Sainte Jeanne d'Arc?
9. Est-ce qu il y a une femme comparable dans votre pays?
10. Connaissez-vous d'autres grandes héroïnes?
11. Où sont les neiges d'antan? Tous ces personnages sont-ils vraiment oubliés?
12. Si on avait écrit la ballade des poètes du temps jadis François Villon y figurerait-il?
13. Avait-il donc raison?
14. Essayez de trouver le sens d'antan. La première partie se trouve dans «Hannibal ante portas» et la deuxième partie dans «anno domini».
15. Traduisez «d'antan» en français moderne.

Devinette: Lesquels de ces personnages se trouvent au musée de cire de Madame Tussaud ou au musée Grevin?

Devinette: François Villon a-t-il été membre de l'Académie Française?

9 Voltaire Le Chien et le Cheval

«Rien n'est plus heureux, disait-il, qu'un philosophe qui lit dans ce grand livre que Dieu a mis sous nos yeux. Les vérités qu'il découvre sont à lui: il nourrit et il élève son âme, il vit tranquille; il ne craint rien des hommes, et sa tendre épouse ne vient point lui couper le nez.»

Plein de ces idées, il se retira dans une maison de campagne sur les bords de l'Euphrate. Là, il ne s'occupait pas à calculer combien de pouces d'eau coulaient en une seconde sous les arches d'un pont, ou s'il tombait une ligne cube de pluie dans le mois de la souris plus que dans le mois du mouton. Il s'imaginait point de faire de la soie avec des toiles d'araignée, ni de la porcelaine avec des bouteilles cassées, mais il étudia surtout les propriétés des animaux et des plantes, et il acquit bientôt une sagacité qui lui découvrait mille différences où les autres hommes ne voient rien que d'uniforme.

Un jour, se promenant auprès d'un petit bois, il vit accourir à lui un eunuque de la reine, suivi de plusieurs officiers qui paraissaient dans la grande inquiétude, et qui couraient ça et là comme des hommes égarés qui cherchent ce qu'ils ont perdu de plus précieux. «Jeune homme, lui dit le premier eunuque, n'avez-vous point vu le chien de la reine?» Zadig répondit modestement: C'est une chienne, et non pas un chien. - Vous avez raison, reprit le premier eunuque. - C'est une épagneule très petite, ajouta Zadig; elle a fait depuis peu des chiens; elle boite du pied gauche de devant, et elle a les oreilles très longues. - Vous l'avez donc vue? dit le premier eunuque tout essoufflé. - Non, répondit Zadig, je ne l'ai jamais vue, et je n'ai jamais su si la reine avait une chienne."

Précisément dans le même temps, par une bizarrerie ordinaire de la fortune, le plus beau cheval de l'écurie du roi s'était échappé des mains d'un palefrenier dans les plaines de Babylone. Le grand veneur et tous les autres officiers couraient après lui avec autant d'inquiétude que le premier eunuque après la chienne. Le grand veneur s'adressa à Zadig, et lui demanda s'il n'avait point vu passer le cheval du roi. "C'est, répondit Zadig, le cheval qui galope le mieux; il a cinq pieds de haut, le sabot fort petit; il porte une queue de trois pieds et demi de long; les bossettes de son mors sont d'or à vingt-trois carats; ses fers sont d'argent à onze deniers. - Quel chemin a-t-il pris? Où est-il? demanda le grand veneur. - Je ne l'ai point vu, répondit Zadig et je n'en ai jamais entendu parler."

Le grand veneur et le premier eunuque ne doutèrent pas que Zadig n'eût volé le cheval du roi et la chienne de la reine; ils le firent conduire devant l'assemblée du grand Desterham, qui le condamna au knout, et à passer le reste de ses jours en Sibérie. A peine le jugement fut-il rendu qu'on retrouva le cheval et la chienne. Les juges furent dans la douloureuse nécessité de réformer leur arrêt; mais ils condamnèrent Zadig à payer quatre cent onces d'or pour avoir dit qu'il n'avait point vu ce qu'il avait vu. Il fallut d'abord payer cette amende; après quoi il fut permis à Zadig de plaider sa cause au conseil du grand Desterham; et il parla en ces termes:

«Etoiles de justice , abîmes de science, miroirs de vérité, qui avez la pesanteur du plomb, la dureté du fer, l'éclat du diamant, et beaucoup d'affinité avec l'or, puisqu'il m'est permis de parler devant cette auguste assemblée, je vous jure par Orosmade que je n'ai jamais vu la chienne respectable de la reine, ni le cheval sacré du roi des rois. Voici ce qui m'est arrivé. Je me promenais vers le petit bois où j'ai rencontré depuis le vénérable eunuque et le très illustre grand veneur. J'ai vu sur le sable les traces d'un animal, et j'ai jugé aisément que c'étaient celles d'un petit chien. Des sillons légers et longs, imprimés sur de petites éminences de sable entre les traces des pattes, m'ont fait connaître que c'était une chienne dont les mamelles étaient pendantes, et qu'ainsi elle avait fait des petites il y a peu de jours. D'autres traces en un sens différent, qui paraissaient toujours avoir rasé la surface du sable à côté des pattes de devant, m'ont appris qu'elles avait les oreilles très longues.; et, comme j'ai remarqué que le sable était toujours moins creusé par une patte que par les trois autres, j'ai compris que la chienne de notre auguste reine était un peu boiteuse, si je l'ose dire.»

«A l'égard du cheval du roi des rois, vous saurez que, me promenant dans les routes de ce bois j'ai aperçu les marques des fers d'un cheval; elles étaient toutes à égales distances. Voilà, ai-je dit, un cheval qui a un galop parfait. La poussière des arbres, dans une route étroite qui n'a que sept pieds de large, était un peu enlevée à droite et à gauche, à trois pieds et demi du milieu de la route. Ce cheval, ai-je dit, a une queue de trois pieds et demi, qui, par ses mouvements de droite et de gauche, a balayé cette poussière. J'ai vu sous les arbres, qui formaient un berceau de cinq pieds de haut, les feuilles des branches nouvellement tombées; et j'ai connu que ce cheval y avait touché, et qu'ainsi il avait cinq pieds de haut. Quant à son mors, il doit être d'or à vingt-trois carats: car il en a frotté les bossettes contre une pierre, que j'ai reconnue être une pierre de touche, et dont j'ai fait l'essai. J'ai jugé enfin, par les marques que ses fers ont laissées sur des cailloux d'une autre espèce, qu'il était ferré à onze deniers de fin.»

Tous les juges admirèrent le profond et subtil discernement de Zadig; la nouvelle en vint jusqu'au roi et à la reine. On ne parlait que de Zadig dans les antichambres, dans la chambre, et dans le cabinet; et quoique plusieurs mages opinassent qu'on devait le brûler comme sorcier, le roi ordonna qu'on lui rendit l'amende de quatre cent onces d'or à laquelle il avait été condamné. Le greffier, les huissiers, les procureurs vinrent chez lui en grand appareil lui rapporter ses quatre cent onces; ils en retinrent seulement trois cent quatre-vingt-dix-huit pour les frais de justice, et leurs valets demandèrent des honoraires. Zadig vit combien il était dangereux quelquefois d'être trop savant, et se promit bien, à la première occasion, de ne point dire ce qu'il avait vu.

Cette occasion se trouva bientôt. Un prisonnier d'Etat s'échappa; il passa sous les fenêtres de sa maison. On interrogea Zadig, il ne répondit rien; mais on lui prouva qu'il avait regardé par la fenêtre. Il fut condamné pour ce crime à cinq cent onces d'or, et il remercia ses jugés de leur indulgence, selon la coutume de Babylone. «Grand Dieu! dit-il en lui-même, qu'on est à plaindre quand on se promène dans un bois où la chienne de la reine et le cheval du roi ont passé! qu'il est dangereux de se mettre à la fenêtre! et qu'il est difficile d'être heureux dans cette vie!

17. Lisez le texte.

Un philosophe est un savant au 18ème siècle. «Rien n'est plus heureux, disait-il, qu'un philosophe qui lit dans ce grand livre que Dieu a mis sous nos yeux.»

18. De quel livre s'agit-il?
19. Dans quelle école apprend-on à lire dans ce livre?
20. Est-ce que ces mois existent vraiment et si oui, dans quel calendrier?
21. Est-ce que Zadig n'a vraiment vu ni la chienne ni le cheval?
22. Quel détective célèbre utilise la méthode de Zadig?

Explication de texte:

10 Umberto Eco Le Nom de la Rose.

Tandis que nos mulets avançaient péniblement dans le dernier tournant de la montagne, là où le chemin principal se divisait et donnait naissance à deux sentiers latéraux, mon maître s'arrêta quelques instants, observant les bas-côtés de la route, et la route, où une série de pins semper virens formait sur une brève distance un toit naturel blanchi par la neige.

«Riche abbaye, dit-il. L'Abbé aime faire belle figure dans les occasions publiques.»

Habitué que j'étais à l'entendre émettre les plus singulières affirmations, je ne l'interrogeai pas. D'autant que, après un autre bout de chemin, nous entendîmes des bruits, et à un tournant apparut une troupe de moines et de servants. L'un d'eux, comme il nous vit, vint à notre rencontre avec une grande urbanité: «Bienvenu seigneur, dit-il, et point ne vous étonne si j'imagine qui vous êtes, parce que nous avons été avertis de votre visite. Moi je suis Rémigo de Varagine, le cellérier du monastère. Et si vous êtes, comme je le crois, frère Guillaume de Baskerville, il faudra en aviser l'Abbé. Toi, ordonna-t-il en direction d'un de sa suite, remonte et avertis que notre visiteur s'apprête à franchir l'enceinte!

Je vous remercie, seigneur cellérier, répondit cordialement mon maître, et j'apprécie d'autant plus votre courtoisie que pour me saluer vous avez interrompu votre poursuite. Mais n'ayez crainte, le cheval est passé par ici et a pris le sentier de droite. Il ne pourra pas aller bien loin car, arrivé au dépôt des litières, il devra s'arrêter. Il est trop intelligent pour se précipiter le long du terrain abrupt...

-- Quand l'avez-vous vu? demanda le cellérier.

-- «Nous ne l'avons pas vu du tout, n'est-ce pas, Adso? dit Guillaume en se tournant vers moi d'un air amusé. Mais si vous cherchez Brunel, l'animal ne peut être que là où j'ai dit.»

Le cellérier hésita. Il regarda Guillaume, puis le sentier, et enfin demanda: «Brunel? Comment savez-vous?»

«Allons, allons, dit Guillaume, il est évident que vous êtes en train de chercher Brunel, le cheval préféré de l'Abbé, le meilleur galopeur de votre écurie, avec sa robe noire, ses cinq pieds de haut, sa queue somptueuse, son sabot petit et rond mais au galop très régulier; tête menue, oreilles étroites mais grands yeux. Il a pris à droite, je vous dis, et dépêchez-vous, en tout cas.»

Le cellérier eut un moment d'hésitation, puis il fit un signe aux siens et se précipita dans le sentier de droite, tandis que nos mulets se remettaient à monter. Alors que, piqué de curiosité, j'allais interroger Guillaume, il me fit signe d'attendre: et de fait, après quelques brèves minutes, nous entendÎmes des cris de jubilation, et au tournant du sentier réapparurent moines et servants qui ramenaient le cheval par le mors. Ils repassèrent à côté de nous en continuant de nous regarder d'un air plutôt ahuri, et ils nous précédèrent sur le chemin de l'abbaye. Je crois que Guillaume ralentissait le pas de sa monture pour leur permettre de raconter ce qui était arrivé. De fait, j'avais eu l'occasion de me rendre compte que mon maÎtre, à tous égards homme de suprême vertu, s'abandonnait au vice de la vanité quand il s'agissait de donner la preuve de son acuité d'esprit et, comme j'en avais déjà apprécié les dons de subtil diplomate, je compris qu'il voulait arriver au but précédé d'une solide renommée d'homme savant.

«Et maintenant, dites -moi (à la fin je ne sus me retenir), comment avez-vous fait pour savoir?»

-- Mon bon Adso, dit le maître. J'ai passé tout notre voyage à t'apprendre à reconnaître les traces par lesquelles le monde nous parle comme un grand livre. [...] J'ai presque honte de te répéter ce que tu devrais savoir. Au croisement, sur la neige encore fraîche, se dessinaient avec grande clarté les empreintes des sabots d'un cheval, qui pointaient vers le sentier à main gauche. A belle et égale distance l'un de l'autre, ces signes disaient que le sabot était petit et rond, et le galop d'une grande régularité - j'en déduisis ainsi la nature du cheval et le fait qu'il ne courait pas désordonné ment comme fait un cheval emballé. Là où les pins formaient comme un appentis naturel, des branches avaient été fraîchement cassées juste à la hauteur de cinq pieds. Un des buissons de mûres, là où l'animal doit avoir tourné pour enfiler le sentir à sa droite, alors qu'il secouait fièrement sa belle queue, retenait encore dans ses épines de longs crins de jais... Enfin tu ne me diras pas que tu ne sais pas que ce sentier mène au dépôt des litières, car en grimpant par le tournant inférieur, nous avons vu la bave de détritus descendre à pic au pied de la tour méridionale, laissant des salissures sur la neige; et d'après la situation du carrefour, le sentier ne pouvait que mener dans cette direction.

-- Oui, dis-je, mais la tête menue, les oreilles pointues, les grands yeux...

-- Je ne sais pas s'il en est pourvu, mais à coup sûr les moines le croient fermement. [...] Si le cheval dont j'ai deviné le passage n'avait pas été vraiment le meilleur de l'écurie, on aurait peine à expliquer pourquoi ne le poursuivaient pas les seuls palefreniers, mais que se soit dérangé le cellérier en personne. Et un moine qui juge un cheval excellent, au-delà des formes naturelles, ne peut pas ne pas le voir exactement comme les auctoritates le lui ont décrit, surtout si (et là il sourit avec malice à mon endroit) c'est un docte bénédictin...

-- Entendu, dis-je, mais pourquoi Brunel?

-- Que l'Esprit Saint te mette un peu plus de plomb dans la tête, mon fils! s'exclama le maÎtre. Quel autre nom lui aurais-tu donné si la grand Buridan en personne, qui est en passe de devenir recteur à Paris, devant parler d'un beau cheval, ne trouva nom plus naturel?»

Tel était mon maître. Non seulement il savait lire dans le grand livre de la nature, mais aussi de la façon que les moines lisaient les livres de l'Ecriture, et pensaient à travers ceux-ci. Dons qui, comme nous verrons, devaient s'avérer pour lui fort utiles dans les jours qui suivraient. En outre son explication sembla à ce point-là si évidente que l'humiliation de ne l'avoir pas trouvée tout seul céda le pas à l'orgueil d'être dans le coup et il s'en fallait de peu que je ne me félicitasse moi-même pour ma finesse d'esprit. Telle est la force du vrai qui, comme le bien, se diffuse de soi-même. Et soit loué le nom saint de Notre Seigneur Jésus-Christ pour cette belle révélation que j'eus.

1. Trouvez les ressemblances entre le texte de Voltaire et le texte d'Umberto Eco.
2. Le Nom de la rose a été filmé. Avez-vous vu le film?
3. Zadig est condamné pour avoir volé la chienne et le cheval, parce que les juges n'ont pas pu imaginer un être humain qui sache tous les détails sans avoir vu les bêtes. Les jugements d'aujourd'hui sont-ils plus justes? (Preuves, aveux, indices, déductions, apparences, enchaînement logique)
4. Par quel miracle Zadig est-il sauvé?
5. On donne la chance à Zadig d'expliquer sa méthode. La gloire de Zadig c'est le raisonnement qui triomphe sur l'obscurantisme. Retracez les déductions de Zadig. Il a vu les traces d'un animal qu'il a reconnues comme les traces d'un chien ...
6. Zadig en a tiré la conclusion qu'il était dangereux d'être trop savant. Est-ce que c'est un raisonnement logique?
7. Trouvez des différences entre les méthodes de travail de Jerry Cotton, Schimanski, Derrick, Maigret, Hercule Poirot, Miss Marple, San Antonio, Columbo et Nestor Burma.

Devinette: Où se trouve la maison dont les quatre murs donnent au sud?

Devinette: Dans le film «Le nom de la Rose» Sean Connery est l'acteur principal, quel rôle l'a rendu célèbre?

11 Henri Vincenot La Billebaude

C'est ainsi qu'au café un dimanche d'hiver, une grave discussion éclata.

Il s'agissait du moment aux morts de la Grande Guerre. Des gens passaient dans la région, à ce moment-là, en disant à tout un chacun « Comment? Vous n'avez pas de monument? pourtant il y a un endroit tout trouvé , là, devant l'église, sur la place! Il faut honorer vos morts! ils ont donné leur vie pour vous sauver, vous et vos enfants, du déshonneur et de l'esclavage! Ils ont des droits sur vous.» (Sous-entendu: le droit d'avoir un monument.)

Bien sûr, ces nobles sentiments ne nous faisaient pas perdre de vue que tous ces beaux parleurs étaient précisément marchands de monuments et on ne faisait pas faute de leur répondre: «Ce n'est pas cela qui les fait revenir, les pauvres malheureux! » ou bien: « L'argent que l'on mettra là-dedans, on ferait mieux de le donner aux veuves et aux orphelins! » ou encore: « Faudrait plutôt ne plus jamais parler de ça, allez! » et surtout « Encore de l'argent foutu en l'air! »

Mais un jour, c'était pour l'Epiphanie, le père Tremblot décida de m'emmener chez mes grands-parents paternels qui me réclamaient pour me donner mes étrennes; ils demeuraient au village voisin, à six kilomètres. On partit tôt le matin, on coupa par les prés, puis par l'étang, sous le bois de Romont là où en 1917, pendant le grand hiver, j'avais vu le grand loup. En arrivant au village, devant l'école, sous l'escalier de l'église, on vit une équipe de terrassiers qui s'affairait, et l'on nous apprit alors qu'ils préparaient le soubassement du « monument aux morts »! Mon grand-père gronda: « Sacré milliard de vains dieux, ils sont foutus de l'avoir avant nous, leur monument! »

On m'a raconté que, rentré chez lui, il était allé nuitamment trouver le maire, l'adjoint, les conseillers à leur domicile en leur disant: « Ça y est, ils vont l'avoir à Vandenesse leur monument! »

Le lendemain, notre maire réunissait le conseil, et, vingt minutes plus tard, la décision était prise. Nous aussi, nous aurions notre monument!

Le plus difficile fut de choisir, car il existait des monuments de toutes formes, de toutes tailles, depuis le fantassin de Bronze, casqué et colorié qui meurt en levant des yeux bleus vers le buste radieux de la République, jusqu'au poulet gaulois dressé sur ses ergots au fin dessus d'un poteau, en passant par le Soldat victorieux, sain et sauf, pressant sur son cœur un lourd drapeau de stuc. Et j'en passe, et des plus savoureux. On en parla passionnément dans les fermes, mais le temps pressant, car il fallait prendre ceux de Vandenesse de vitesse, on eut le choix heureux en s'accordant d'urgence, sur une stèle de granit toute simple et qui, en somme, ressemblait tout à fait à un menhir. L'urgence nous avait sauvés du mauvais goût et en suivant un penchant atavique et profond, sans doute on était retourné tout spontanément au mégalithique le plus pur.

Le plus terrible, ce fut que le tailleur de pierres mit vingt jours rien que pour graver, année par année, le nom de nos tués. Lorsque, pour l'inauguration, on dévoila le menhir, on s'aperçut que ces noms recouvraient toute sa surface. A ce moment un silence terrible tomba sur l'assemblée consternée, qui mesurait peut-être pour la première fois, grâce aux hiéroglyphes mortuaires, l'effroyable hécatombe des paysans français.

J'entends encore le père Tremblot revenant de la cérémonie gronder: « Sacristi, vingt-trois noms! oui, vingt-trois noms alignés sur la pierre! Vingt-trois noms pour un village de cent quatre vingt- douze âmes, c'est comme si on nous avait alignés contre le mur des granges pour en égorger un sur huit! - Mais non! mais non! geignaient les deux bisaïeuls, y'est pas possible! Et rien que des hommes jeunes, doux Jésus! »

C'était comme si la vue de cette longue liste, gravé sur cette grosse pierre levée, les avait tous réveillés d'une douce et patriotique léthargie. La plupart avaient serré les poings et grincé des dents et j'entendis plusieurs fois, dans la bouche des hommes, cette réflexion que je ne compris que bien plus tard, en 1940: « Pas près de nous y reprendre! »

1. Lisez le texte.
2. Y-a-t-il un monument aux morts dans votre ville? et de quelle guerre? Faites une description.

Le Nord et le Nord-Est de la France ont été dévastés par la Grande Guerre, les Français ont subi une perte énorme de sa population.

3. Connaissez-vous le comportement des Français après la guerre, c'est à dire lors du traité de Versailles et de l'occupation de la Ruhr en 1923?
4. «C'était un comportement compréhensible mais faux.» Discutez cette affirmation.
5. Relisez le dernier paragraphe et discutez l'affirmation «Pas près de nous y reprendre!»
6. Connaissez-vous les monuments aux morts
   a. à Téhéran
   b. à Stalingrad
   c. à Washington
   d. à Verdun
   e. à Paris (sous l'Arc de Triomphe)
7. Si oui, lequel est le plus impressionnant, le plus grand, le plus horrible ou le plus émouvant?

12 Alexandre Dumas Les trois Mousquetaires

D'ARTAGNAN
Motif du monument d'Alexandre Dumas, Place Malesherbes, à Paris. (Œuvre de Gustave Doré).

Les trois mousquetaires du roi et les gardes de M. le Cardinal

D'Artagnan ne connaissait personne à Paris. Il alla donc au rendez-vous d'Athos sans amener de second, résolu de se contenter de ceux qu'aurait choisis son adversaire.

Athos, qui souffrait toujours cruellement de sa blessure, quoiqu'elle eût pansée à neuf par le chirurgien de M. De Tréville, s'était assis sur une borne et attendait son adversaire avec cette contenance paisible et cet air digne qui ne l'abandonnaient jamais. A l'aspect de d'Artagnan, il se leva et fit poliment quelques pas au-devant de lui. Celui-ci, de son côté, n'aborda son adversaire que le chapeau à la main et sa plume traînant jusqu'à terre.

- Monsieur, dit Athos, j'ai fait prévenir deux de mes amis qui me serviront de seconds, mais ces deux amis ne sont point encore arrivés. Je m'étonne qu'ils tardent: ce n'est pas leur habitude.

- Je n'ai pas de seconds, moi, Monsieur, dit d'Artagnan, car, arrivé d'hier seulement à Paris, je n'y connais encore personne que M. de Tréville, auquel j'ai été recommandé par mon père qui a l'honneur d'être quelque peu de ses amis.

Athos réfléchit un instant.

- Vous ne connaissez que M. de Tréville? demanda-t-il.

- Oui, Monsieur, je ne connais que lui.

- Ah, ça, mais..., continua Athos parlant moitié à lui-même, moitié à d'Artagnan, - ah ça, mais si je vous tue, j'aurais l'air d'un mangeur d'enfants, moi!

- Pas trop, Monsieur, répondit d'Artagnan avec un salut qui ne manquait pas de dignité; pas trop, puisque vous me faites l'honneur de tirer l'épée contre moi avec une blessure dont vous devez être fort incommodé.

- Très incommodé, sur ma parole, et vous m'avez fait un mal du diable, je dois le dire; mais je prendrai la main gauche, c'est mon habitude en pareille circonstance. Ne croyez donc pas que je vous fasse une grâce, je tire proprement des deux mains; et il y aura même désavantage pour vous: un gaucher est très gênant pour les gens qui ne sont pas prévenus. Je regrette de ne pas vous avoir fait part plus tôt de cette circonstance.

- Vous êtes vraiment, Monsieur, dit d'Artagnan en s'inclinant de nouveau, d'une courtoisie dont je vous suis on ne peut plus reconnaissant.

- Vous me rendez confus, répondit Athos avec son air de gentilhomme; causons donc d'autre chose, je vous prie, à moins que cela vous soit désagréable. Ah! sang bleu! que vous m'avez fait mal! l'épaule me brûle.

- Si vous vouliez permettre..., dit d'Artagnan avec timidité.

- Quoi, Monsieur?

- J'ai un baume miraculeux pour les blessures, un baume qui me vient de ma mère, et dont j'ai fait l'épreuve sur moi-même.

- Eh bien?

- Eh bien! je suis sûr qu'en moins de trois jours ce baume vous guérirait, et au bout de trois jours, quand vous seriez guéri, eh bien! Monsieur, ce me serait toujours un grand honneur d'être votre homme.

D 'Artagnan dit ces mots avec une simplicité qui faisait honneur à sa courtoisie, sans porter aucunement atteinte à son courage.

- Pardieu, Monsieur, dit Athos, voici une proposition qui me plaÎt, non pas que je l'accepte, mais elle sent son gentilhomme d'une lieue. C'est ainsi que parlaient et faisaient ces preux du temps de Charlemagne, sur lesquels tout cavalier doit chercher à se modeler. Malheureusement, nous ne sommes plus au temps du grand empereur. Nous sommes au temps de M. le cardinal, et d'ici à trois jours on saurait, si bien gardé que soit le secret, on saurait, dis-je, que nous devons nous battre, et l'on s'opposerait à notre combat. Ah ça, mais! ces flâneurs ne viendront donc pas?

... Ah! en voici un, je crois.

En effet, au bout de la rue de Vaugirard commençait à apparaÎtre le gigantesque Porthos.

- Quoi! s'écria d'Artagnan, votre premier témoin est M. Porthos?

- Oui, cela vous contrarie-t-il?

- Non, aucunement.

- Et voici le second.

D'Artagnan se retourna du côté indiqué par Athos, et reconnut Aramis.

- Quoi! s'écria-t-il d'un accent plus étonné, que la première fois, votre second témoin est M. Aramis?

- Sans doute, ne savez-vous pas qu'on ne vous voit jamais l'un sans l'autre, et qu'on nous appelle, dans les mousquetaires et dans les gardes, à la cour et à la ville, Athos, Porthos et Aramis les trois inséparables? Après cela, comme vous arrivez de Dax ou de Pau...

- De Tarbes, dit d'Artagnan.

- ...Il vous est permis d'ignorer ce détail, dit Athos.

- Ma foi, dit d'Artagnan, vous êtes bien nommés, Messieurs, et mon aventure, si elle fait quelque bruit, prouvera du moins que votre union n'est point fondée sur les contrastes.

Pendant ce temps, Porthos s'était rapproché, avait salué de la main Athos; puis, se retournant vers d'Artagnan il était resté tout étonné.

Disons, en passant, qu'il avait changé de baudrier et quitté son manteau.

- Ah! ah! fit-il, qu'est-ce que cela?

- C'est avec monsieur que je me bats, dit Athos en montrant de la main d'Artagnan, et en le saluant du même geste.

- C'est avec lui que je me bats aussi, dit Porthos.

- Mais à une heure seulement, répondit d'Artagnan.

- Et moi aussi, c'est avec monsieur que je me bats, dit Aramis en arrivant à son tour sur le terrain.

- Mais à deux heures seulement, fit d 'Artagnan avec le même calme.

- Mais à propos de quoi te bats-tu, toi, Athos? demanda Aramis.

- Ma foi, je ne sais pas trop, il m'a fait mal à l'épaule; et toi, Porthos?

- Ma foi, je me bats parce que je me bats, répondit Porthos en rougissant.

Athos, qui ne perdait rien, vit passer un fin sourire sur les lèvres du Gascon.

- Nous avons eu une discussion sur la toilette, dit le jeune homme.

- Et toi, Aramis? demanda Athos.

- Moi, je me bats pour cause de théologie, répondit Aramis tout en faisant signe à d'Artagnan qu'il le priait de tenir secrète la cause de son duel.

Athos vit passer un second sourire sur les lèvres d'Artagnan.

- Vraiment, dit Athos.

- Oui, un point de Saint Augustin sur lequel nous ne sommes pas d'accord, dit le Gascon.

- Décidément c'est un homme d'esprit, murmura Athos.

- Et maintenant que vous êtes rassemblés, Messieurs, dit d'Artagnan, permettez-moi de vous faire mes excuses.

A ce mot d'excuses, un nuage passa sur le front d'Athos, un sourire hautain glissa sur les lèvres de Porthos, et un signe négatif fur la réponse d'Aramis.

- Vous ne me comprenez pas, Messieurs, dit d'Artagnan en relevant sa tête, sur laquelle jouait en ce moment un rayon de soleil qui en dorait les lignes fines et hardies: je vous demande excuse dans le cas où je ne pourrais vous payer ma dette à tous trois, car M. Athos a le droit de me tuer le premier, ce qui ôte beaucoup sa valeur à votre créance, Monsieur Porthos, et ce qui rend la vôtre à peu près nulle, Monsieur Aramis. Et maintenant, Messieurs, je vous le répète, excusez-moi mais de cela seulement, et en garde!

A ces mots, du geste le plus cavalier qui se puisse voir, d'Artagnan tira son épée.

- Quand vous voudrez, Monsieur, dit Athos en se mettant en garde.

- J'attendrais vos ordres, dit d'Artagnan en croisant le fer.

Mais les deux rapières avaient à peine résonné en se touchant, qu'une es coude des gardes de Son Eminence, commandée par M. de Jussac, se montra à l'angle du couvent.

- Les gardes du cardinal! s'écrièrent à la fois Porthos et Aramis. L'épée au fourreau, Messieurs! l'épée au fourreau!

Mais il était trop tard. Les deux combattants avaient été vus dans une pose qui ne permettait pas de douter de leurs intentions.

- Holà! cria Jussac en s'avançant vers eux et en faisant signe à ses hommes d'en faire autant, holà! mousquetaires, on se bat donc ici? Et les édits, qu'en faisons-nous?

- Vous êtes bien généreux, Messieurs les gardes, dit Athos plein de rancune, car Jussac était l'un des agresseurs de l'avant-veille. Si nous vous voyions battre, je vous réponds, moi, que nous nous garderions bien de vous en empêcher. Laissez-nous donc faire, et vous allez avoir du plaisir sans perdre aucune peine.

- Messieurs,, dit Jussac, c'est avec grand regret que je vous déclare que la chose est impossible. Notre devoir avant tout. Rengainez donc, s'il vous plaÎt, et nous suivez.

- Monsieur, dit Aramis parodiant Jussac, ce serait avec un grand plaisir que nous obéirions à votre gracieuse invitation, si cela dépendait de nous; mais malheureusement la chose est impossible: M. de Tréville nous l'a défendu. Passez donc votre chemin, c'est ce que vous avez de mieux à faire.

Cette raillerie exaspéra Jussac.

- Nous vous chargerons donc, dit-il, si vous désobéissez.

- Ils sont cinq, dit Athos à demi-voix, et nous ne sommes que trois; nous serons encore battus, et il nous faudra mourir ici, car je le déclare, je ne reparais pas vaincu devant le capitaine.

Ce seul moment suffit à d'Artagnan pour prendre son parti.

- Messieurs, dit-il, je reprendrai, s'il vous plaÎt, quelque chose à vos paroles. Vous avez dit que vous n'étiez que trois, mais il me semble, à moi, que nous sommes quatre.

- Mais vous n'êtes pas des nôtres, dit Porthos.

- C'est vrai, répondit d'Artagnan; je n'ai pas l'habit, mais j'ai l'âme. Mon cœur est mousquetaire, je le sens bien, Monsieur, et cela m'entraÎne.

- Ecartez-vous, jeune homme, cria Jussac,

... Vous pouvez vous retirer, nous y consentons. Sauvez votre peau; allez vite.

D'Artagnan ne bougea point.

- Comment vous appelle-t-on, mon brave? dit Athos.

- D'Artagnan, Monsieur.

- Eh bien! Athos, Porthos, Aramis et d 'Artagnan, en avant! cria Athos.

- Eh bien! voyons, Messieurs, vous décidez-vous à vous décider? cria pour la troisième fois Jussac.

- C'est fait, Messieurs, dit Athos.

- Et quel parti prenez-vous? demanda Jussac.

- Nous allons avoir l'honneur de vous charger, répondit Aramis en levant son chapeau d'une main et tirant son épée de l'autre.

- Ah! vous résistez! s'écria Jussac.

- Sang dieu! cela vous étonne? Et les neuf combattants se précipitèrent les uns sur les autres avec une furie qui n'excluait pas une certaine méthode.

Athos prit un certain Cahusac, favori du cardinal; Porthos eut Biscarat, et Aramis se vit en face de deux adversaires.

Quant à d'Artagnan, il se trouva lancé contre Jussac lui-même. ... , il se battait comme un tigre en fureur, tournant dix fois autour de son adversaire, changeant vingt fois ses gardes et son terrain.

Enfin cette lutte finit par faire perdre patience à Jussac. Furieux d'être tenu en échec par celui qu'il avait regardé comme un enfant, il s'échauffa et commença à faire des fautes. D'Artagnan, qui à défaut de la pratique, avait une profonde théorie, redoubla d'agilité. Jussac, voulant en finir, porta un coup terrible à son adversaire en se fendant à fond; mais celui-ci para prime, et tandis que Jussac se relevait, se glissant comme un serpent sous son fer, il lui passa son épée au travers du corps. Jussac tomba comme une masse.

... D'Artagnan, selon les lois du duel de cette époque, pouvait secourir quelqu'un; pendant qu'il cherchait du regard celui de ses compagnons qui avait besoin de son aide, il surprit un coup d'œil d'Athos. Ce coup d'œil était d'une éloquence sublime. Athos serait mort plutôt que d'appeler au secours; mais il pouvait regarder, et du regard demander un appui. D'Artagnan le devina, fit un bond terrible, et tomba sur le flanc de Cahusac en criant:

- A moi, Monsieur le garde, je vous tue!

Cahusac se retourna; il était temps. Athos, que son extrême courage soutenait seul, tomba sur un genou.

- Sang dieu! criait-il à d'Artagnan, ne le tuez pas, jeune homme, je vous en prie; j'ai une vieille affaire à terminer avec lui, quand je serai guéri et bien portant. Désarmez-le seulement, liez-lui l'épée. C'est cela. Bien! tè s bien!

Cette exclamation était arrachée à Athos par l'épée de Cahusac qui sautait à vingt pas de lui. D'Artagnan et Cahusac s'élancèrent ensemble, l'un pour la ressaisir, l'autre pour s'en emparer; mais d'Artagnan, plus leste, arriva le premier et mit le pied dessus.

Cahusac courut à celui des gardes qu'avait tué Aramis, s'empara de sa rapière, et voulut revenir à d'Artagnan; D'Artagnan comprit que ce serait désobliger Athos que de ne pas le laisser faire. En effet, quelques secondes après, Cahusac tomba la gorge traversée d'un coup d'épée.

Au même instant, Aramis appuyait son épée contre la poitrine de son adversaire renversé, et le forçait à dema der merci.

Restaient Porthos et Biscarat. Porthos faisait mille fanfaronnades, demandant à Biscarat quelle heure il pouvait bien être, et lui faisait ses compliments sur la compagnie que venait d'obtenir son frère dans le régiment de Navarre; mais, tout en raillant, il ne gagnait rein. Biscarat était un de ces hommes de fer qui ne tombent que morts.

Cependant il fallait en finir. Le guet pouvait arriver et prendre tous les combattants, blessés ou non, royalistes ou cardinalistes. Jussac, qui s'était relevé sur son coude, lui cria de se rendre. Biscarat était un Gascon comme d'Artagnan; il fit la sourde oreille et se contenta de rire,

- Mais ils sont quatre contre toi; finis-en, je te l'ordonne.

- Ah! si tu l'ordonnes, c'est autre chose, dit Biscarat; comme tu es mon brigadier, je dois obéir.

Et, en faisant un bond en arrière, il cassa son épée sur son genou pour ne pas le rendre, en jeta les morceaux par-dessus le mur du couvent et se croisa les bras en sifflant un air cardinaliste.

La bravoure est toujours respectée, même dans un ennemi. Les mousquetaires saluèrent Biscarat de leurs épées et les remirent au fourreau. D'Artagnan en fit autant, puis aidé de Biscarat, le seul qui fût resté debout, il porta sous le porche du couvent Jussac, Cahusac et celui des adversaires d'Aramis qui n'était que blessé. Le quatrième, comme nous l'avons dit, était mort. Puis ils sonnèrent la cloche, et, emportant quatre épées sur cinq, ils s'acheminèrent ivres de joie vers l'hôtel de M. de Tréville.

On les voyait entrelacés, tenant toute le largeur de la rue, et accostant chaque mousquetaire qu'ils rencontrèrent, si bien qu'à la fin ce fut une marche triomphale. Le cœur de d'Artagnan nageait dans l'ivresse, il marchait entre Athos et Porthos en les étreignant tendrement.

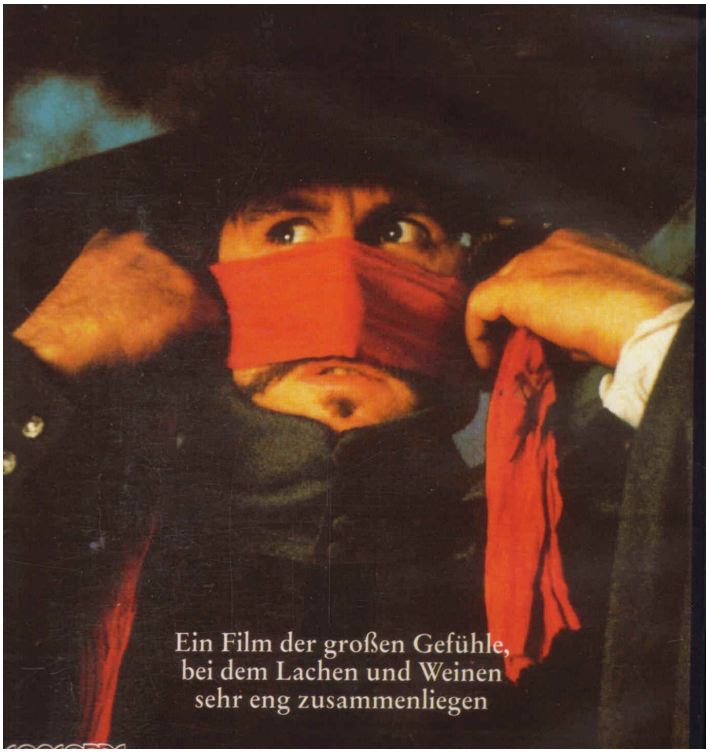
Si je ne suis pas encore mousquetaire, dit-il à ses nouveaux amis en franchissant la porte de l'hôtel de M. Tréville, au moins me voilà reçu apprenti, n'est-ce pas.

1. Lisez le texte.
2. Connaissez-vous l'histoire?
   a. J'ai lu le livre.
   b. J'ai vu une version filmée.
   c. Avez vous aimé l'histoire?
3. Pourquoi ça s'appelle «Les trois mousquetaires» et pas «Les quatre mousquetaires»?
   a. D'Artagnan n'est pas parisien.
   b. D'Artagnan est un enfant.
   c. Parce que le chiffre 3 est un chiffre magique.
   d. D'Artagnan remplace Athos qui est mort très vite.
4. Si vous avez vu le film ou lu le livre, rappelez-vous le rôle principale de Lady de Winter (Milady). Est-ce qu'elle est blonde, rousse ou brune?
5. Pourquoi s'appelle-t-elle Lady de Winter?
6. L'histoire se passe à quelle époque? Sous Henri IV, Louis XIII, Louis XIV ou Louis XV?
7. Relisez l'explication de texte page 24. «Les mémoires du cardinal de Richelieu». Comment expliquez-vous que le cardinal s'exprime contre le duel et entretient une garde qui se duelle tout le temps?
8. Est-ce que le texte de Dumas est pour ou contre le duel?
9. Quelle est la différence entre les gardes et les mousquetaires?
10. Formez des groupes de 5 personnes et préparez une scène en un acte du début du texte jusqu'à «Et les neufs combattants se précipitèrent les uns sur les autres ...» Employez la technique suivante: notez les paroles de chaque acteur. Puis cherchez les passés simples dans le texte qui vous donnent des indications de mise en scène. Après, chaque groupe joue sa scène.
11. Formez des groupes autour de ceux qui connaissent l'histoire. Chaque groupe fait un compte-rendu par écrit et présente sa version aux autres groupes.

Devinette: Où est la Gascogne?

Qu'est-ce qu'un «pousse-rapière»?

13 Edmond Rostand Cyrano de Bergerac



Follement amoureux de Roxane, Cyrano de Bergerac n'ose pas lui déclarer son amour parce qu'il se croit défiguré par son grand nez. Contre ses intérêts il aide Christian, son ami et Rival, à séduire Roxane en lui prêtant sa voix et sa plume. Christian meurt au combat en héros et Roxane le pleure pendant de longues années et garde toutes ses lettres. Cyrano tombe dans une embuscade et est mortellement blessé. Il meurt dans les bras de Roxane avec les paroles "... Il y a malgré vous quelque chose Que j'emporte, et ce soir, quand j'entrerai chez Dieu, Mon salut balaiera largement le seuil bleu, Quelque chose que sans un pli, sans une tache, J'emporte malgré vous, et c'est ... mon panache." ...

Roxane surprise de ne plus l'entendre, se retourne, le regarde, et se levant effrayée. Il est évanoui? Elle court vers lui en criant. Cyrano!

Cyrano rouvrant les yeux, d'une voix vague. Qu'est-ce? ... Quoi Il voit Roxane penchée sur lui et, vivement, assurant son chapeau sur sa tête et reculant avec effroi dans son fauteuil. Non! non! je vous assure, Ce n'est rien. Laissez-moi!

Roxane Pourtant... Cyrano C'est ma blessure D'Arras ...qui...quelquefois...vous savez...

Roxane Pauvre ami!

Cyrano Mais ce n'est rien. Cela va finir. Il sourit avec effort. C'est fini.

Roxane debout près de lui. Chacun de nous a sa blessure: j'ai la mienne. Toujours vive, elle est là, cette blessure ancienne, Elle est là, sous la lettre au papier jaunissant! Le crépuscule commence à venir.

Cyrano Sa lettre!... N'aviez vous pas dit qu'un jour, peut- être, vous me la feriez lire?

Roxane Ah! vous voulez? ... Sa lettre?

Cyrano Oui... Je veux... Aujourd'hui ...

Roxane lui donnant le sachet pendu à son cou. Tenez!

Cyrano le prenant. Je peux ouvrir?

Roxane Ouvrez ... lisez! Elle revient à son métier, le replie, range ses laines.

Cyrano lisant. «Roxane, adieu, je vais mourir!»

Roxane s'arrêtant, étonné. Tout haut?

Cyrano lisant. «C'est pour ce soir, je crois, ma bien-aimée! «J'ai l'âme lourde encor d'amour inexprimée, «Et je meurs,! jamais plus, jamais mes yeux grisés, «Mes e gards dont c'était...»

Roxane Comme vous la lisez, sa lettre!

Cyrano continuant «...dont c'était les frémissantes fêtes, «Ne baiseront au vol les gestes que vous faites: «J'en revois un petit qui vous est familier «Pour toucher votre front, et je voudrais crier...»

Roxane troublée Comme vous la lisez, - cette lettre! La nuit vient insensiblement

Cyrano «Je… je crie: «Adieu!... »

Roxane Vous la lisez...

Cyrano «Ma chère, ma chérie, «Mon trésor...»

Roxane rêveuse D'une voix...

Cyrano, «Mon amour!...»

Roxane D'une voix... Elle tressaille. Mais .. que je n'entends pas pour la première fois. Elle s'approche tout doucement, sans qu'il s'en aperçoive, passe derrière le fauteuil, se penche sans bruit, regarde la lettre. - L'ombre augmente.

Cyrano «Mon cœur ne vous quitta jamais une seconde, «Et je suis et serai jusque dans l'autre monde «Celui qui vous aima sans mesure, celui...»

Roxane lui posant la main sur l'épaule. Comment pouvez-vous lire à présent? Il fait nuit. Il tressaille, se retourne, la voit là tout près, fait un geste d'effroi, baisse la tête. Un long silence. Puis, dans l'ombre complètement venue, elle dit avec lenteur, joignant les mains: Et pendant quatorze ans, il a joué ce rôle D'être le vieil ami qui vient pour être drôle!

Cyrano Roxane!

Roxane C'était vous.

Cyrano Non, non, Roxane, non!

Roxane J'aurais dû deviner quand il disait mon nom!

Cyrano Non, ce n'était pas moi!

Roxane C'était vous!

Cyrano Je vous jure...

Roxane J'aperçois toute le généreuse imposture: Les lettres, c'était vous...

Cyrano Non!

Roxane Les mots chers et fous, C'était vous...

Cyrano Non!

Roxane La voix dans la nuit, c'était vous.

Cyrano Je vous jure que non!

Roxane L'âme, c'était la vôtre!

Cyrano Je ne vous aimais pas.

Roxane Vous m'aimiez!

Cyrano se débattant C'était l'autre!

Roxane Vous m'aimiez!

Cyrano d'une voix qui faiblit. Non!

Roxane Déjà vous le dites plus bas!

Cyrano Non, non, mon cher amour, je ne vous aimais pas!

Cyrano ...Il y a malgré vous quelque chose que j'emporte, et ce soir, quand j'entrerai chez Dieu, Mon salut balaiera largement le seuil bleu, Quelque chose que sans un pli, sans une tache, J'emporte malgré vous, et c'est mon panache.

1. Lisez le texte à rôles partagés.
2. Reconnaissez-vous cette forme de vers?
3. A quelle époque se passe l'histoire?
   a. à l'époque de Roland?
   b. à l'époque du Cid?
   c. à l'époque d'Artagnan?
   d. à l'époque de Zadig?

4. Est-ce que Roxane aurait épousé Cyrano si elle avait su que c'était lui qui parlait sous son balcon et écrivait les lettres?
5. Quelle importance a pour vous le physique en l'amour?

Explication de texte

Max Favalelli: 27 décembre 1897: La triomphale première de Cyrano de Bergerac

Le tableau le plus vivant de cette soirée mémorable est, sans doute, celui fait par Max Favalelli sous le titre: « 27 décembre 1897: la triomphale première de Cyrano de Bergerac», dans Le Roman vrai de la IIIe République, Prélude a la Belle Epoque, sous la direction de Gilbert Guilleminault (Denoël, 1956). Nous donnons le texte dans son intégralité.

«Pardonnez-moi, Coquelin, de vous avoir donné une pièce aussi inepte...»

La fièvre monte de minute en minute. Les figurants sont déjà rassemblés dans les coulisses et le régisseur court, ainsi qu'un chien de berger, dans les couloirs pour rameuter les retardataires.

Dans le foyer, Volny se cambre devant un miroir, tend le jarret, bombe le torse et brandit une rapière menaçante.

«En scène pour le un! En scène pour le un!»

Petits marquis enfarinés, précieuses relevant leur jupe de brocart sur un pied chaussé de soie, valets ajustant leur perruque: le long des escaliers dévale un torrent tumultueux dont le mugissement est dominé par la voix d'airain de M. Coquelin que l'on entend tonner dans sa loge. Jetant pêle-mêle les alexandrins les plus héroïques et les exhortations à son habilleuse, le grand acteur fait ses vocal ses.

- «Des larmes au baiser, il n'y a qu'un frisson»... Ne me serrez pas ainsi! Vous me coupez la respiration...

Dans un coin du plateau, à l'ombre d'un portant, un homme d'une main baguée tortille nerveusement une fine moustache blonde. Derrière le rideau, une sourde rumeur océane vient de la salle.

«Nous y allons, monsieur Rostand?»

Une main de glace serre le cœur d'Edmond Rostand. Le sort en est jeté. Le Tout-Paris occupe l'orchestre et la corbeille de la Porte-Saint-Martin. Au milieu des plastrons empesés, les plus jolies femmes composent un parterre que domine Jeanne Harding, fleur de perles et de diamants. Mais il y a aussi tous ceux qui, au soir d'une répétition générale, font et défont les gloires à leur gré.

Le bataillon des critiques dramatiques conduit par Francisque Sarcey qui balaie les fauteuils de ses jumelles et salue ses voisins en dodelinant sa grosse tête pelucheuse, comme un ours savant. Il y a pire encore: ces beaux esprits qui d'un seul mot acéré, ruinent une réputation.

Ce petit monsieur, par exemple, dont le crâne en vieil ivoire semble vissé sur la porcelaine du faux col.

«Georges Clemenceau est au dixième rang! a-t-on glissé à l'oreille de l'auteur qui flageole sur ses jambes.

- Qu'avez-vous?» demande Coquelin, affolé.

Et Rostand tombe à genoux.

«Mon ami, j'implore votre pardon.

- Mais, de quoi?

- De vous avoir donné, à vous, Coquelin, une pièce aussi inepte, aussi mal écrite. Nous courons à un échec certain. Mon Dieu, comme j'avais raison de vouloir la retirer. Pardonnez-moi»

Certes, Coquelin l'a réconforté, l'a tancé.

«Vous êtes fou, mon jeune ami. C'est un chef-d'œuvre que vous m'avez confié!»

Mais il est de pieux mensonges. et Rostand s'interroge. Certains de ses interprètes laissent percer leur scepticisme. Seule, Maria Legault, à laquelle on a confié le rôle de Roxane, affiche une foi aveugle.

Ces acteurs, on ne leur a signé un contrat que pour la durée de la pièce!

Voilà bien qui est la preuve formelle du pessimisme de la direction du théâtre.

D'ailleurs, celle-ci ne s'est risquée qu'avec prudence dans cette aventure. Cinq actes en vers! Il avait fallu l'intervention de Coquelin, comédien célèbre et adoré au public, pour faire accepter pareille fantaisie. On l'avait fait adroitement comprendre à Edmond Rostand en l'invitant à participer aux frais.

Soixante mille francs-or, c'est une somme. Sans que cela permette cependant de se montrer fastueux. Et on avait lésiné sur les décors. On avait utilisé d'anciennes toiles hâtivement rafraîchies. Les réserves du magasin d'habillement avaient livré quelques vieilles défroques dans lesquelles on avait taillé les costumes des Cadets.

«Non. Cyrano de Bergerac sera un insuccès.»

On prétend qu'à l'approche de la mort, un être revoit toute sa vie en un éclair. Alors que le rideau frémit avant de s'envoler vers le cintre, Edmond Rostand ressuscite en un instant toute la genèse de son oeuvre. Si ce Cyrano s'apprête ce soir à faire sonner ses éperons sur les planches du théâtre de la Porte-Saint-Martin, c'est que quelques mois plus tôt il avait rencontré, au bord d'une fontaine, un soupirant éploré. En villégiature à Luchon, Rostand s'assit un après-midi d'été sur les fougères qui se reflètent dans les eaux bleues de la fontaine de Carouet. Un jeune homme y mirait sa mélancolie et se confessa au poète:

«J'aime une jeune fille, mais je ne sais lui parler...»

Rostand lui donna quelques conseils et se divertit à lui souffler les phrases qui lui gagneraient le cœur de la cruelle. Le stratagème réussit. On trouva beaucoup d'esprit au timide Amédée qui fut agréé.

Cet épisode enchanta Rostand..

«On pourrait en faire une comédie...»

Et, lorsque Coquelin lui eut demandé d'écrire quelque chose pour lui, Rostand vint, un soir où il jouait Thermidor, lui conter l'histoire d'Amédée, laquelle était devenue celle de Christian et de Cyrano.

«Bravo! mettez-vous au travail!»

Edmond Rostand, gagné par l'enthousiasme de Coquelin, s'attela à sa pièce. Du mois d'avril 1896 au mois de janvier 1897, il ne quitta sa maison de la rue Fortuny que pour la retraite du château de Saupisseua, dans la forêt de Compiègne, où il construisit et écrivit ses cinq actes.

Et le long travail des répétitions avait commencé. Non sans heurts. Rostand se souvenait avec effort de ce soir où un ami, venu en observateur, avait conseillé en haussant les épaules:

«La tirade des nez, très mauvais. Coupez-moi ça carrément!»

Plus on approchait de la date fixée pour la première et plus les choses allaient mal.

On ne passera jamais le 27 décembre!

Rostand avait perdu le sommeil. Le 20 décembre, on avait monté les décors pour la première fois. Cela prit plus de temps qu'il n'était prévu. Rostand bouillait d'impatience et quand il pénétra sur la scène, ce fut pour exploser de colère.

«On se moque de moi!» hurla-t-il en jetant sa canne sur le sol.

Toute la partie des galeries où prennent place les spectateurs de l'hôtel de Bourgogne avait été montée à l'envers!

On annula la répétition. Et tout paraissait s'arranger lorsque, le soir, des «couturières», une nouvelles catastrophe s'abattit sur Cyrano. La salle était déjà à moitié remplie. Rostand voit surgir un des frères Floury, bê me et bégayant.

«Qu'y a-t-il?

- Maria Legault est malade... Elle ne peut pas jouer... Sa gorge... Extinction de voix...» Rostand chancelle. C'est le désastre. On ħ a prévu aucune doublure et personne ne sait le rôle.

Le lendemain, Maria, guérie, put reprendre sa place. Mais quelques détails clochaient encore. Au dernier moment pour «étoffer» le décor de la rôtisserie de Ragueneau, qui faisait un peu pauvre, Mme Rostand se précipite dans une charcuterie du boulevard, rafle pâtés, jambons, galantines et saucisses qu'elle dispose en guirlandes et en massifs sur les éventaires.

On lève le rideau et un seigneur, drapé dans sa cape. se glisse parmi des figurants.

«Un nouveau? demande le régisseur. Jamais vu.»

C'est Rostand qui a revêtu un costume et s'est grimé. Il avait remarqué que la figuration était très défectueuse, manœuvrait sans discipline. Il n'a donc pas hésité et, sous ce déguisement, il dirige lui-même les mouvements des figurants et les stimule de son mieux.

«Monsieur Rostand, tout est prêt.»

Rostand sursaute, émerge de ses rêves. Le régisseur brandit le brigadier. Les trois coups éclatent ainsi que trois détonations. Le rideau monte lentement, découvrant un gouffre rose et or, au fond duquel respire et remue une hydre aux mille têtes.

«Holà! vos quinze sols!...»

Le public n'est pas encore accroché. Il est encore distrait. Il s'amuse du programme qu'on lui a vendu vingt-cinq centimes et qui, plaisante innovation, reproduit les traits des acteurs non pas sous forme de gravures, mais à l'aide de clichés photographiques! Sous le portrait de l'auteur, une notice qui commence par ces mots: «Si l'homme est jeune, son talent est mûr...» Ce qui prête à sourire.

«Le four. Le four noir!» murmure Rostand.

Mais une salve le cloue contre la tenture derrière laquelle il épie la salle. «Ils» applaudissent!... Est-ce possible? Cyrano entre en scène. Cela redouble. Pâle, les lèvres serrées, Rostand écoute avec délices ce tonnerre qui roule.

«Rostand n'en croit pas ses oreilles!» blague Jean Coquelin qui l'observe de loin.

A la fin du premier acte, le rideau ne se baisse qu'après neuf rappels!

Rostand, les tempes bourdonnantes, tombe dans les bras de Coquelin

«Ouf,! Ça y est», lui dit-il tout bas.

Pourtant Rostand doute encore. Le deuxième acte fait fondre ses craintes superflues. Un jeune garçon se glisse à ses ô tés dans les coulisses et lui demande furtivement:

«Ça marche?»

Puis il disparaît au galop, pour revenir, essoufflé, une heure plus tard. Ce messager est Maurice Bernhardt. Directrice du théâtre voisin, où elle joue ce même soir Les Mauvais Bergers, d'Octave Mirbeau, Sarah envoie son fils aux nouvelles. Les spectateurs de la Renaissance s'expliquent mal le petit sourire heureux qu'arbore soudain leur idole et le rythme quelque peu accéléré avec lequel elle débite son texte.

A la fin du troisième acte, le triomphe de Cyrano de Bergerac se mue en délire.

Une énorme clameur monte de la salle:

«Ł auteur! Ł auteur!»

Rostand se penche:

«Que disent-ils?

- Ils vous veulent!» dit quelqu'un en le poussant vers la rampe.

Dans un brouillard, Rostand aperçoit deux mille, trois mille mains qui se tendent vers lui. Une pluie d'éventails de gants s'abats sur ses épaules!

Mais Rostand n'a même pas le temps de courir jusqu'aux loges pour voir ses interprètes. Une ruée se produit vers les coulisses qui sont envahies par cent, deux cents admirateurs en proie à l'exaltation. des amis, les larmes aux paupières, l'embrassent, l'étreignent. des inconnus lui broient les mains, lui assènent des claques joyeuses dans le dos. Dans ce concert de louanges, il entend avec stupéfaction Emile Fageut qui balbutie cette phrase:

«Ah! Monsieur Rostand, comme je vous suis reconnaissant d'exister!»

Un gros homme, dont la lavallière blanche flotte au vent le serre sur sa poitrine, le regarde longuement de ses yeux globuleux.

«En dépit de mon grand âge, dit Catulle-Mendès, permettez-moi de vous appeler humblement "mon père", comme le fit Rotrou pour Corneille au soir de la création du Cid!»

Mais plus que tous ses compliments, que ses éloges dithyrambique, il est deux sourires, où l'émotion se marie au bonheur, qui bouleversent l'auteur. C'est celui de Rosemonde Gérard, sa femme, qui pleure de félicité, et celui d'Eugène Rostand, son père.

La représentation reprend sans que l'enthousiasme ait faibli. Bien au contraire.

«J'en n'en puis plus!» soupire Rostand.

Et pourtant, un nouveau succès le guette. Alors qu'il surveille la plantation du décor du cinquième acte («L'arbre un peu plus à gauche!»), on lui frappe sur l'épaule.

«Un monsieur vous demande dans sa loge. Si vous voulez bien me suivre».

Intrigué, Rostand franchit la porte de fer et pénètre dans une avant-scène. Coquelin l'accueille, avec un drôle de sourire au coin des lèvres.

«Avancez, je vous prie.»

Coquelin s'efface et Rostand se trouve à l'improviste devant un inconnu qui lui tient ces singuliers propos:

«Monsieur, au nom du président de la République, dont je suis ici le représentant, je vous fais Chevalier de la Légion d'honneur!»

Et M. Cochery, ministre des Finances, épingle le ruban rouge sur l'habit d'Edmond Rostand, qui demeure bouche bée. Dans un coin, Coquelin, instigateur de ce petit complot a bien du mal à ne pas éclater de rire. Les premières félicitations que reçoit Rostand lui sont exprimées par Sarah Bernhardt, qui arrive tout droit de la Renaissance.

« J'avais hâte de t'embrasser! Je leur ai joué Les Mauvais Bergers au galop de chasse!»

Elle n'a même pas pris le temps de se démaquiller et elle étouffe littéralement Rostand, qui se dégage en riant.

Le cinquième acte est haché par les acclamations. Avec une ferveur extraordinaire, Coquelin lance les deux derniers mots:

«Mon panache!»

Un cri formidable lui répond. On relève le rideau plus de quarante fois et l'on se résout, pour apaiser les spectateurs à le laisser ouvert. Il est deux heures du matin et les témoins de ce miracle pleurent, rient, chantent et refusent d'évacuer la salle.

L'allégresse du théâtre de la Porte-Saint-Martin s'est communiquée aux boulevards, où les curieux par le bruit, participent à cette flambée d'enthousiasme qui se propage dans la nuit et en fièvre de Paris.

- «Où est Rostand?»

Non sans peine, le poète a réussi à se soustraire à ses thuriféraires et à s'esbigner. Cependant que, dépouillé de son faux appendice nasal en carton, Cyrano commente sa victoire. Au centre d'un cercle d'adorateurs, Coquelin avoue avec une légitime fierté:

«C’est le plus long des rôles que j’ai joués. Quatorze cents vers! Guy Blas n’en avait que douze cents!»

Chacun voit la gloire à travers ses propres lunettes.

1. Retracez d’après le texte la première de Cyrano de Bergerac qui a eu lieu le 27 décembre 1897.
2. Qui a joué le rôle principal masculin?
3. Qui a joué le rôle principal féminin?
4. A la fin, Rostand, l’auteur, reçoit une décoration.
5. Quel est le nom de cette décoration?
6. Auriez vous aimé assister à la première de la pièce?
7. Quel auteur dans votre pays a été décoré?
8. Avez-vous déjà assisté à une pièce de théâtre triomphale ou sifflée? Si oui, racontez.
9. La première de la pièce a coûté 60.000 francs-or. Est-ce que vous trouvez cette somme exorbitante, normale ou modeste?
10. Est-ce qù on dépense trop d’argent pour les théâtres aujourd’hui?

Devinette:

Comment s’appelle l’acteur principal du film sorti en 1990?